

Guy Keronnes

Le  
Geste  
DE  
BISSON

PIÈCE HÉROÏQUE

en 4 Actes



RENNES

IMPRIMERIE BREVETÉE FRANCIS SIMON

1914



HIPPOLYTE BISSON

(D'après un portrait authentique, conservé chez M<sup>me</sup> PEUCHANT,  
petite-nièce d'H. BISSON).

# Le Geste de Bisson

PIÈCE HÉROÏQUE EN 3 ACTES ET UN ÉPILOGUE-APOTHÉOSE

PAR

Guy KERONNÈS



RENNES

IMPRIMERIE BREVETÉE FRANCIS SIMON

—  
1914

*A mes Fils*

GUY, HENRY, JEAN ET BERTRAND

## PERSONNAGES

---

HIPPOLYTE BISSON, enseigne de vaisseau, 31 ans.  
MAGLOIRE BISSON, père de l'enseigne, négociant à Lorient.  
LE COLONEL DUCHÉLAS, ancien officier chouan, oncle maternel de H. Bisson, dit « La Couronne ».  
ANNIBAL LE PONTOIS, oncle paternel à la mode de Bretagne de H. Bisson, demi-soldier, ancien commandant de la vieille garde impériale.  
AUGUSTE DUCHÉLAS, fils du colonel, conseiller de préfecture à Quimper, 31 ans.  
PIERRE DUCHÉLAS, deuxième fils du colonel, officier aux gardes du corps de Charles X, 21 ans.  
TRÉMINTIN, matelot de H. Bisson, 44 ans.  
HENRI PRESNEL, dit « SANS-SOUCI », ancien lieutenant de chouans, présentement garde-chasse du colonel Duchélas, mi-bourgeois, mi-paysan, 52 ans.  
Paysans et paysannes des environs de Guémené-sur-Scorff.

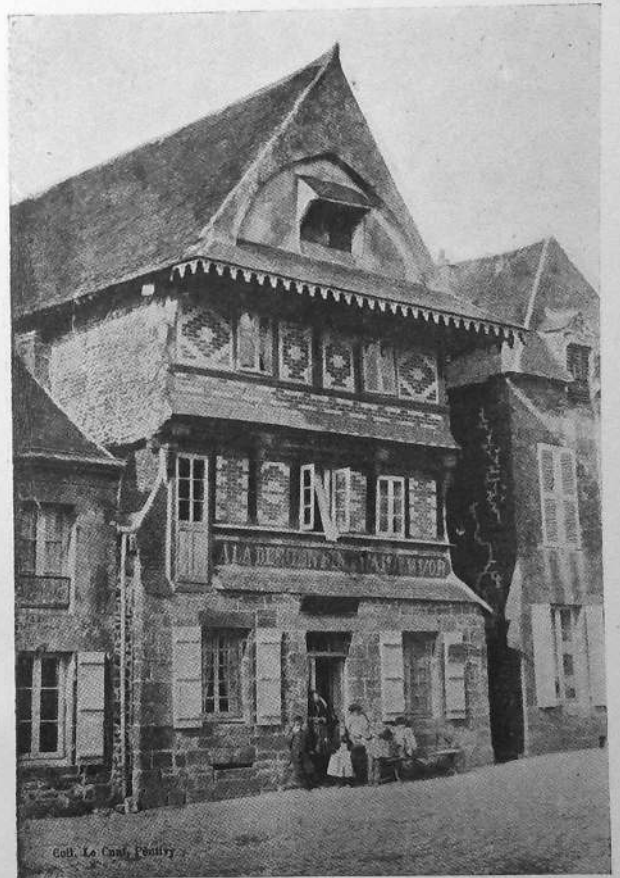
*La scène se passe à Guémené, aux derniers jours du mois de septembre 1826.*

---

Les feux attiédés d'un été mourant permettent de longues et passionnantes randonnées de chasse, dans les bruyères d'or et les taillis roux.

Avec le bruit des premières feuilles qui tombent, sont arrivées les premières bécasses. Comme les après-midi sont encore chaudes et illuminées des splendeurs du soleil automnal, on les passe sur les terrasses des vieilles maisons à auvent et à encorbellement.

---



ANCIEN HÔTEL DU COLONEL DUCHÉLAS, A GUÉMENÉ.



## ACTE PREMIER

La scène se passe dans la maison du colonel Duchélas. Vieille maison moyennageuse à auvent et à étrépillons, surplombée d'un toit pointu. A l'intérieur, où se passe le premier acte, grande baie vitrée au fond, par laquelle on voit une partie de la perspective de la vieille rue de Guémené.

A droite, grande cheminée où reposent de grosses bûches prêtes à flamber. A gauche de la cheminée, vers le fond, une vieille horloge bretonne dans sa gaine; à droite de la cheminée, panoplie; un sabre et une écharpe blanche; sur la gauche de la scène, au premier plan, un escalier en colimaçon qui monte au premier étage; plus loin, une porte, puis un vaisselier avec ses faïences armoriées de Quimper. Panoplies, ratelier d'armes, solives au plafond, hautes chaises, escabelles et grande table dans le style breton.

*Le Colonel Duchélas a conservé le costume du siècle précédent, croix de Saint-Louis : beau vieillard digne et imposant.*

### SCÈNE I

LE COLONEL DUCHÉLAS, seul et de temps en temps regardant la rue (le coucou sonne six coups).

Quoi ! six heures déjà ?... Le vieux coucou les sonne ;  
Et de la chasse encore il n'arrive personne ?  
Nul pas sur le pavé, tout est silencieux,  
Alors qu'aux toits pointus, la lune monte aux cieux...

Dans un instant, la nuit descendra son écharpe  
D'ombre sur nos chasseurs, ainsi que sur la carpe,  
La truite et le saumon, le pêcheur son filet....  
Sans doute qu'à poursuivre un lièvre qui filait  
Ils se sont attardés... Mais ?...

*Un temps.*

On frappe à la porte...  
Ils arrivent... Voyons quels gibiers l'on apporte....

## SCÈNE II

AUGUSTE ET PIERRE DUCHÉLAS

*Ils rentrent par la baie vitrée. Auguste et Pierre Duchélas en costume de chasse. Ample habit de drap brun à la française, laissant voir un petit gilet très long et croisé, avec grands revers, sur lequel est bouclé un ceinturon retenant une dague, guêtres jaunes. Presnel, mise moins soignée que celle de ses jeunes maîtres, porte à la main un fouet à chien et une gibecière remplie à craquer : poil, plumes, lièvres, perdrix, et même une première bécasse.*

LE COLONEL DUCHÉLAS, interrogatif.

Bonne chasse ?

PIERRE.

Très bonne... Oh, l'excellent pays...  
Du gibier à foison, aux champs, dans les taillis,  
Au bois, partout. D'ailleurs, voyez nos gibecières :  
Vos terres sont, papa, de bonnes nourricières,  
Et vous, brave Presnel, un précieux gardien.  
*Cependant, Presnel tire de sa gibecière les diverses pièces de*

*gibier énumérées plus haut et qui font un superbe tableau de chasse et les pose sur la table.*

LE COLONEL DUCHÉLAS.

Oui, mais s'il est pareil, votre exploit quotidien ;  
Et bourrant vos carniers, calèches sépulcrales,  
De lièvres et lapins, de perdrix et de râles,  
Si vous nous prolongez longtemps votre séjour,  
Bredouilles, mes enfants, vous reviendrez un jour,  
*En ce moment, Presnel sort de la carnassière une bécasse.*  
Comment ! une dame au long bec ? Une bécasse ?

A. DUCHÉLAS.

Je grimpais un talus ; par un rameau qui casse  
Je glisse... et, du fossé, s'enlève lourdement,  
Avec ce bruit d'envol, qui m'effraie un moment,  
Cet oiseau que voilà... Je me remets et tire :  
Et, presque malgré moi, je consomme un martyr.

P. DUCHÉLAS, riant.

Et notre doux chasseur devient un criminel.  
Mais avec un gros pleur... N'est-ce pas, vieux Presnel ?

*PRESNEL, tout en finissant d'arranger avec art les différentes pièces et les regardant avec la passion du chasseur.*

Oui, je crois en effet, que pour vous parler juste,  
Ce tout petit massacre émut monsieur Auguste.  
Il est vrai qu'il n'a pas vécu dans les vieux temps,  
*Montrant le colonel Duchélas.*

Où, tous deux, nous chassions, nous les bons combattants,  
Lui, moi, par les grands bois, à l'affût aux clairières,  
Les brigands qui mouraient sans dire leurs prières.

C'était la grande chasse, émouvante, oh combien !  
Et la seule, d'ailleurs, qu'ici-bas j'aimais bien...

A. DUCHÉLAS.

Non, elle fut horrible et Presnel exagère,  
Car son ardeur ne fut alors que passagère,  
Comme la tienne aussi, Père, n'est-il pas vrai ?

P. DUCHÉLAS.

Là-dessus, notre père est toujours très discret.

LE COLONEL DUCHÉLAS.

Oui... Mais pourtant, pour nous, qu'on traitait de rebelles,  
Les causes, pour quoi nous nous battions, étaient belles :  
Plus de Dieu sur l'autel ; au trône plus de roi,  
Et remplacés par qui ?... par la crainte et l'effroi.  
Si je me battis bien, certainement naguère,  
Je n'aimais point, Presnel, la guerre pour la guerre,  
Et j'ai trouvé souvent le combat criminel  
Entre Français de France...

PRESNEL.

Et pourtant, colonel,  
Que vous étiez superbe, au fort de la bataille,  
Lorsque à cheval, toujours votre écharpe à la taille  
Et la cocarde blanche à votre noir chapeau,  
Vous étiez à la fois, le chef et le drapeau.  
Mais aussi pour les bleus, vous étiez une cible,  
Presque invulnérable.

LE COLONEL DUCHÉLAS.

Oui ! mais non pas invincible.

P. DUCHÉLAS.

Mais vous ne fûtes pas, père, toujours battus ?

PRESNEL.

Non, et plus d'une fois, nous les Bretons têtus  
Nous mîmes en échec toute leur république.

P. DUCHÉLAS.

Bravo, brave Presnel, pour ta fière réplique.

PRESNEL.

Je pourrais vous conter les tours qu'à ces gaillards  
Nous jouâmes : c'étaient leurs provisions de lards  
Qu'on leur subtilisait tout juste avant la soupe,  
Et sans manger, ce soir, restait toute la troupe ;  
Les lourds convois de blés destinés pour le four  
Que nous escamotions au coin d'un carrefour :  
Et nous forcions les bleus à serrer leurs ceintures  
Jusques au dernier cran... Et d'autres aventures  
Bien plus belles encore, n'est-ce pas, colonel ?

P. DUCHÉLAS.

D'un de ces coups de main, parle-nous donc, Presnel ?

A. DUCHÉLAS.

Oui, Presnel, conte-nous l'une de ces histoires ?

PRESNEL.

Des histoires ça ? — Non, ce sont des faits notoires :  
Et Monsieur Duchélas peut les certifier.  
Je le suivis partout, j'étais son estafier.

LE COLONEL DUCHÉLAS.

Mon lieutenant, ami.

PRESNEL.

Quant à moi, peu m'importe.

Car les grades chez nous, c'est au cœur qu'on les porte.

Donc, je commence... Un jour c'était...

*Pierre et Auguste Duchélas se rapprochent de Presnel et s'apprêtent, surtout Pierre, à l'écouter religieusement.*

LE COLONEL DUCHÉLAS, l'interrompant.

Presnel, assez ;

Car ces deux jeunes gens sont peut-être lassés,  
La chasse ayant duré de l'aube au crépuscule.

P. DUCHÉLAS.

Nous, lassés, père, oh non.

A. DUCHÉLAS.

Ce serait ridicule,

Pour toi, Pierre, à ton âge, honteux pour mes trente ans ;

Puis, de nous reposer nous avons tout le temps ;

Et nous n'avons pas dit ce qu'aujourd'hui nous fimes ?

LE COLONEL DUCHÉLAS.

Hé, mais, tout ce gibier ?

P. DUCHÉLAS.

Cela ?... Choses infimes.

LE COLONEL DUCHÉLAS, très intrigué.

Mais quoi ?...

PRESNEL.

Racontez donc à monsieur Duchélas.

A. DUCHÉLAS, s'adressant à son frère et lui faisant signe de parler.

Pierre ?

P. DUCHÉLAS, même jeu.

Mais non, Auguste, à toi.

A. DUCHÉLAS.

Quelque peu las,

Nous rentrions tous trois, après bonne journée.

Le soleil au couchant semblait une fournée

De feux qu'allumerait un soigneux laboureur,

Au flambant horizon, signal avant-coureur,

Disent nos paysans, de meurtre et de tuerie.

Nous traversions alors, je crois, une prairie,

Bavardant chasse et prouesses, quand, tout à coup,

Une clameur lugubre : « Hue, hue, au loup, au loup »

S'entend parmi des pleurs qui rendent la voie rauque...

— C'est encor, dit Presnel, un agneau que l'on croque. —

PRESNEL, avec un mouvement de la tête et des épaules.

Ils remplacent les bleus, ces carnassiers filous.

LE COLONEL DUCHÉLAS.

Pour pourchasser ceux-là, nous laissâmes les loups.

A. DUCHÉLAS, continuant son récit.

Les chiens qui, devant nous, s'en revenaient par couple,

A cet appel, ont dû, sur leur échine souple



Sentir leur passer comme un généreux frisson.  
Et je ne sais pourquoi, je songeais à Bisson,  
Notre cousin, qui vibre à toute noble cause,  
Et qui ne suivait pas notre chasse... et pour cause...

LE COLONEL DUCHÉLAS.

Près de sa fiancée, il rend un doux devoir.

A. DUCHÉLAS.

Là-bas, en ce moment, j'aurais voulu le voir.  
Aux échos des taillis, la clameur continue,  
Haletante et lugubre : au loup ! au loup ! hue ! hue !  
Les chiens hurlaient ; on les découple, et par les bois,  
Ils poursuivent les loups qu'ils mettent aux abois ;  
Pour s'enfuir, la brebis fut lors abandonnée  
Par le voleur. Les chiens font une randonnée ;  
Bellement Stop, Ronflot, Césarine et Guépart,  
Ramènent notre loup à son point de départ ;  
Et, d'un coup, Pierre abat la bête carnassière.

P. DUCHÉLAS.

Ce n'était pas gibier pour notre gibecière,  
Nous l'avons donc laissé sur le bord du chemin.

PRESNEL.

L'on montrera la bête à Guémené demain.  
*L'on entend frapper quelques coups à la porte.*

LE COLONEL DUCHÉLAS.

Mais ne frappe-t-on pas, ce semble, à notre porte ?

PRESNEL, allant à la porte pour l'ouvrir.

C'est peut-être déjà notre loup qu'on apporte ?

*Presnel soulève le loquet qui retient la porte, l'ouvre et laisse entrer un marin portant un collier de barbe grisonnante autour du cou.*

### SCÈNE III

LES MÊMES, TRÉMINTIN

P. DUCHÉLAS, aux autres en voyant Trémintin dans l'entre-baillement de la baie vitrée.

C'est un loup, en effet, on le voit à son air,  
Qui nous vient là, mais c'est un brave loup de mer.

TRÉMINTIN, tirant son béret.

Bonjour à tout le monde.

LE COLONEL DUCHÉLAS.

A vous bonjour, mon brave.  
Que nous apportez-vous, nouvelle gaie ou grave ?

TRÉMINTIN, faisant le salut militaire.

Matelot de Monsieur Bisson, et, j'ai songé  
Ayant à Lorient quelques jours de congé,  
A venir jusqu'ici, revoir mon jeune enseigne.  
Mais la route fut longue, et mon pied, je crois, saigne.

LE COLONEL DUCHÉLAS.

Reposez-vous, ami ; Presnel, faites asseoir.

Votre enseigne est absent, du moins, jusqu'à ce soir.

*Regardant l'horloge.*

Il tarde un peu.

*Avec un soupir.*

Je comprends.

*A Trémintin.*

Mais votre blessure ?

TRÉMINTIN.

Ce n'est rien, j'ai marché sans trêve et sans mesure,  
Et Dieu seul sait le train d'enfer que j'ai mené,  
Tant j'avais hâte à voir Bisson et Guémené,  
Et puis je vous dirai, que, nous marins, bravaches,  
Nous n'aimons pas, sauf tout respect, le pont... des vaches.

*Auguste et Pierre Duchélas s'esclaffent.*

P. DUCHÉLAS.

Et vous l'avez foulé dix heures environ...

Bravo... !

TRÉMINTIN, *se levant et montrant ses jambes.*

Sans voiles et toujours de l'aviron.

PRESNEL, *à part.*

Dix heures de chemin, sans nul vent dans ses voiles ?  
Sans rouler bord sur bord ? Qu'a-t-il donc dans les moelles ?

LE COLONEL DUCHÉLAS, *à Trémintin qui s'est levé.*

Ami, rasseyez-vous et prenez du repos.

*A ses fils.*

Vous aussi, mes enfants, et soyez tout dispos

Pour recevoir gaiement notre amoureux enseigne.

*A. et P. Duchélas sortent.*

*Trémintin sursaute aux derniers mots du colonel. A part.*

Qu'est-ce ?... Il faudra trouver quelqu'un qui me renseigne.

LE COLONEL DUCHÉLAS, *en sortant.*

J'oubliais ; vous devez avoir et soif et faim ?

*A Presnel.*

Je vous le laisse.

PRESNEL.

Oui, oui.

*A part, pendant que Trémintin cherche un coin pour déposer son maigre baluchon, qu'il a tenu à côté de lui pendant toute la scène.*

Je vais savoir enfin

Si ce marin breton a juré guerre au cidre

Ou s'il marche par l'eau, comme notre clepsydre.

#### SCÈNE IV

TRÉMINTIN et PRESNEL, seuls.

PRESNEL, *prenant le baluchon de Trémintin et l'accrochant à une patère.*

Il sera très bien là, ce petit baluchon.

TRÉMINTIN.

Très... Merci.

*Presnel ouvre une des portières du bas du vaisselier et y prend une cruche de cidre et deux verres qu'il dépose sur la table.*

Nous boirons bien, tous deux, ce cruchon

De cidre ? Vous surtout, après ce bout de route ?

TRÉMINTIN, *faisant claquer sa langue.*

Je crois !

PRESNEL, *à part, pendant qu'il verse à boire à Trémintin.*

Ça n'a pas l'air de le mettre en déroute.

*La liqueur d'or mousse dans le cristal, les yeux de Trémintin s'allument à cette vue.*

PRESNEL, *choquant son verre contre celui de Trémintin.*

Allons ! bonne santé !

TRÉMINTIN.

Quelle belle liqueur !

*Après une lampée.*

Mille sabords...

PRESNEL.

Cela se boit à la rigueur.

Vous en reprendrez bien encore une lampée ?

TRÉMINTIN, *après une deuxième rasade.*

Ma gorge sèche en est divinement trempée.

PRESNEL, *va de nouveau au vaisselier et en revient avec une miche de pain et une moche de beurre qu'il dépose sur la table.*

Oh, c'est moi qui l'ai fait, bien clair et généreux ;  
Mais ne sentez-vous pas...

*Lui frappant sur le ventre.*

...l'entrepont sonner creux ?

Voilà des provisions, remplissez-en vos soutes.

TRÉMINTIN, *à Presnel qui veut enlever le crouton.*

Non, non, donnez. Mes dents... de loup aiment les croûtes,  
Elles qui, tous les jours, mordent au dur biscuit.  
Et puis ce crouton d'or est si joliment cuit...  
Comme il va bien meubler le creux de ma cambuse !  
Excuse pour ces mots...

*Il mange.*

... mais si je ne m'abuse,

Vous vous servez aussi de nos termes de bord,  
Et... je ne vous trouvais point, terrien, dès l'abord.

PRESNEL.

Vous avez remarqué mon air et mon langage ?

TRÉMINTIN.

Et que, même en marchant vous faites du tangage.

PRESNEL.

Et bien oui, comme vous je fus marin aussi  
Et mes gais compagnons me nommaient « Sans-souci »  
Comme vous, j'ai porté les vareuses de toiles  
Et j'ai cherché la route à l'aide des étoiles.  
J'ai lavé comme vous, — ah ça, je vous répons, —  
De babord à tribord le pont et l'entrepont.

*S'exaltant.*

Mais aussi, j'ai compris la grandeur de la course  
Lorsque au soir, l'on cinglait au loin sur la grande ourse,  
Le bateau s'inclinant, toutes voiles dehors,  
Et galopant aux fots inexplorés... Alors  
Je vivais et j'aimais la vie aventureuse,  
Car pour le Roi mon cœur battait sous la vareuse,

Et j'ai communiqué l'aventureux frisson  
Des voyages marins au jeune enfant Bisson.

TRÉMINTIN, avançant sa main vers celle de Presnel.

Ta main. — Puisque tous deux, au mât de cacatoï  
Nous grimpâmes, mon vieux Presnel, je te dis « toi ».  
Cette chose entre nous n'est en rien insolite,  
Car nous fûmes tous deux les pères d'Hippolyte ;  
Toi son vieux garde-chasse et moi son timonier.

PRESNEL.

Je lui harrai tous nos récits du grand hunier,  
Les exploits, racontés là-haut, aux soirs de brume,  
A voix basse, de peur... du veilleur, et... d'un rhume,  
Exploits de nos marins : Suffren, Jean Bart, Cartier,  
Sans oublier ceux qui chassèrent sans quartier  
L'Anglais... Les grands exploits de nos braves corsaires.  
Alors, serrant ma patte en ses petites serres,  
Quand je cessais, après victoire, mon récit,  
L'enfant blond me disait, tout frémissant, merci.

TRÉMINTIN.

Mais tu l'as donc connu dès sa prime jeunesse ?

PRESNEL.

Oui, petit, tout petit, presque avant qu'il ne naisse.

TRÉMINTIN.

Alors, Presnel, tu fus marin combien de temps ?

PRESNEL.

J'ai déserté les mers, je crois, vers les vingt ans.

Le métier me plaisait pourtant, car ma nature  
Me conduisait vers l'inconnu, vers l'aventure.  
Quand à bord arriva leur Révolution  
Avec son attirail : vol et concussion,  
Pour nous commander vint un flambant commissaire,  
Écharpe d'or au ventre, et nous bah, on le serre  
A vide, tous les jours, d'un cran au ceinturon.  
Des assignats pour solde, et d'écus, pas un rond.  
Nos meilleurs officiers condamnés comme traîtres ;  
Plus de prière à bord, on ne veut plus de prêtres.  
Ces choses me rendaient irritable et songeur  
Quand j'embarquai, du port de Brest, sur le « Vengeur »,  
Nous allions rechercher un convoi de farine...

TRÉMINTIN.

Comme mousse, je débutai dans la marine  
Sur ce même bateau.

PRESNEL.

Sur le Vengeur aussi ?  
Et tu n'entendis point parler de Sans-Souci ?

*Geste de dénégation de Trémintin.*

Non ?... Nous fûmes battus.

TRÉMINTIN.

Permetts que je m'explique :  
Ceux, qui mourant, criaient : « Vive la République »  
Pendant que le Vengeur s'abimait dans les flots,  
Furent républicains, de vaillants matelots !

PRESNEL.

Mais bien plus belle mort s'ils fussent royalistes! . . .  
 J'allai sur les pontons anglais; mais, de ces listes,  
 Je me rayai bientôt avec trois prisonniers :  
 Un matelot du pont, les autres timoniers.  
 Nous naufrageons, et seul de ces quatre, à la nage,  
 J'aborde au Morbihan, au fort du chouanage.

TRÉMINTIN.

Parmi les insurgés aussitôt tu pris rang ?

PRESNEL.

Que veux-tu, Trémintin ? j'avais ça dans le sang,  
 Et les Bretons souffraient la plus grande souffrance.

TRÉMINTIN, *se levant et d'un geste large.*

Mais au-dessus de tout, il y avait la France !  
 Est-ce qu'elle, en danger, nous autres nous comptons,  
 Presnel ? . . . Tout comme toi, j'ai connu les pontons ;  
 Quand j'y pense encore, de rage je trémousse.  
 Et je lui fis la nique aussi, moi, petit mousse.  
 Un jour je te dirai par où, quand et comment,  
 Mais moi, Presnel, sans hésiter un seul moment,  
 Sitôt que j'eus foulé le sol de ma patrie,  
 Cette France que j'aime avec idolâtrie,  
 Mais qui laissait percer les os sous notre peau,  
 Je courus m'embarquer, sans souci du drapeau.

PRESNEL.

Il fut souillé de sang, ce drapeau tricolore.

TRÉMINTIN.

Il conduisait à la victoire et je l'honore !  
 Qu'importait que Lui, nous, nous fûmes en haillons.  
 S'en battait-on plus mal, marins et moussaillons ?  
 Je fus, mousse ou gabier, de toutes les campagnes :  
 Aboukir de l'Égypte et Cadix des Espagnes :  
 Je reçus des pruneaux souvent dans le caisson,  
 Mais qu'on était content quand on battait Nelson !  
 Si nos soldats étaient partout, vainqueurs sur terre,  
 La maîtrise des flots restait à l'Angleterre.  
 Contre leur flotte, hélas ! nous étions impuissants,  
 A Trafalgar, nous combattions un contre cent.

*Méprisant.*

Au lieu de chouanner ici sur terre glaise  
 Ta place était, Presnel, face à la flotte anglaise !

*Bisson est entré sur la scène pendant les dernières paroles  
 de Trémintin; celui-ci, dans son exaltation, n'a rien vu  
 (officier de marine en tenue).*

PRESNEL.

Servir leur République infâme, non, jamais.  
 Non, jamais, Trémintin.

TRÉMINTIN, *hors de lui.*

Traître !

PRESNEL, *même jeu.*

Traître !

## SCÈNE V

*Les deux antagonistes se provoquent et vont en venir aux mains*

BISSON, *s'interposant.*

Ça, mais ?

Holà ! que faites-vous, mes deux mauvaises têtes ?

*Aux premiers mots de Bisson, les bras, qui se levaient pour frapper tombent. Trémintin rectifie la position et salue militairement, Presnel baisse la tête, confus.*

Mon Trémintin s'emballe. Et toi, Presnel, t'entêtes.

Fort heureux que j'arrive et mette le holà.

Qu'y a-t-il, Trémintin ?

TRÉMINTIN.

Cet homme que voilà,  
M'insultait à l'instant d'une façon très grave.

PRESNEL.

Et moi, ce mathurin m'injurie et me brave.

BISSON.

La guerre pour la guerre ! oh, je sais... désormais,  
C'est fini, je le veux. pour vous deux que j'aimais,  
Vous qui m'avez donné des leçons de bravoure,  
Mais que, pendant qu'énomouré, moi je savoure  
Le souvenir de ses gestes et de ses mots,  
Vous vous conduisez, là, comme...

TRÉMINTIN, *finissant, dans un rire.*

Deux animaux...

Châteaux de Bretagne (Collection E. Hamoué)



Restes de l'entrée du Château de Guéméné (Morbihan)  
Reconstruction par Louis de Rohan, duc de Montbazou (XV<sup>e</sup> Siècle)

Et nous allions tous deux futilement nous battre.

*A Presnel.*

Mais, oui, mon vieux.

*A Bisson.*

Vous commandez, et comme en quatre  
Vous savez que partout je me ferais scier  
Sur un ordre de vous, mon vaillant officier,  
Je fais avec Presnel la paix la plus complète.

BISSON, *à Presnel.*

Toi ?

PRESNEL.

Je retire aussi ma parole... aigrette.

BISSON.

Bien ! la main dans la main, braves cœurs, et merci !

*A Trémintin.*

Mais toi, cher Trémintin, quel vent t'amène ici ?

TRÉMINTIN.

De vent, mon officier, pas ça !

*Il souffle légèrement.*

Dans ma voilure

Ni noroît ni suroît ne poussaient ma voiture.

*Montrant ses jambes.*

Avec ces rames-là, j'ai halé mon bateau.

Aux chemins j'ai traîné mon pied... comme un rateau.

BISSON.

Mais cela ne dit pas la raison ni la cause  
De ton voyage...



TRÉMINTIN.

A Guémené?... Mais cette chose,  
 Simplement de vous voir et j'avais un congé.  
 Deux longs mois loin de vous : j'étais d'ennui rongé.

BISSON.

Merci d'être venu.

*Il lui serre la main avec effusion.*

TRÉMINTIN.

Chez Monsieur votre père,  
 J'ai passé...

BISSON, *vivement.*

Tout va bien à la maison, j'espère?

TRÉMINTIN.

Très bien. Quand j'ai quitté l'escadre et Lorient,  
 Je lui dis mon projet; votre père, en riant :  
 « Tiens ! tu t'en vas aussi, loin de tes caravelles ?  
 « Merci, brave ! A mon fils je porte mes nouvelles  
 « Moi-même, car je prends le coche aussi demain.  
 « Attends, pilote, et nous ferons même chemin.  
 « Impossible aujourd'hui »... Ses affaires sans doute...  
 Comme j'étais pressé, j'ai pris... la grande route.

BISSON, *admiratif et railleur.*

Pèlerin sans boussole et sans voile, à Dieu vat !  
 Dans le vieux Guémené, Trémintin arriva...  
 Mon vieil ami, tu seras donc toujours le même ?

## SCÈNE VI

LES MÊMES, LE COLONEL DUCHÉLAS, H. BISSON,  
 TRÉMINTIN, PRESNEL.

LE COLONEL DUCHÉLAS.

Bonsoir, neveu.

BISSON.

Bonsoir, oncle.

LE COLONEL DUCHÉLAS.

Eh bien ?

BISSON.

Elle m'aime ;

*Tous s'approchent de Bisson pour mieux l'entendre. Trémintin fait toute une mimique qui traduit ses sentiments divers.*

De cet aveu tout mon retour fut embaumé,  
 Je marchais dans du rêve. Ah, pour moi, je l'aimai  
 Dès l'instant qu'ébloui, je la vis, en soirée,  
 Dans sa robe à paniers, de bleu tendre et moirée,  
 Chez vous, mon oncle, ici, dans ces mêmes salons,  
 Ouverts, nous disiez-vous, pour fêter mes galons,  
 Mais plutôt m'y dresser de tendres embuscades  
 En y dansant au tourbillon des vertugades.  
 Cette enfant s'appelait « Anne de Kernevé »,  
 Sa grâce me conquit, et d'elle je rêvai  
 Longtemps, longtemps après... Au cours de ma croisière,  
 Étant de quart, les yeux fermés sous ma visière

Je cherchais son image au-delà des flots bleus,  
Et par les Océans légèrement houleux,  
Vers Guémené je me laissais voguer en rêve...

*Trémintin a d'abord écouté Bisson avec surprise, puis semble pris par l'amour évoqué pour son enseigne, mais il sur-saute au souvenir de son officier rêvant, étant de quart.*

TRÉMINTIN.

Heureusement pour nous la croisière était brève!

BISSON.

Mais laquelle dis-tu? Du rêve à Guémené?  
Trop brève, hélas! mais non, celle de la Daphné...  
Notre bateau faisait le tour de l'hémisphère.

*TRÉMINTIN, aux autres personnages.*

Et durant vingt longs mois son rêve eut fort à faire.

*BISSON, à Trémintin.*

Nous vîmes, n'est-ce pas, presque le monde entier?

*TRÉMINTIN, qui semble deviner la voie où va s'engager son officier, avec angoisse.*

Oui, mais, songeriez-vous à quitter le... métier?  
Excusez-moi, je dis, la marine française?  
Puisqu'en rêve, partout, ici, là-bas, sans cesse  
Vous suivent votre Annette et ses grands yeux d'azur?

*BISSON, avec une hésitation.*

Ça jamais! Trémintin, tu peux en être sûr.

TRÉMINTIN.

Je crois qu'il faut douter, hum!... de cette assurance.

*Geste de Bisson.*

Pardon, mon officier, ceci c'est pour la France!  
Hors ça, je ne me permets pas d'en dire autant.  
Entre nous j'ai trouvé votre père content,  
Avec pli de triomphe au coin de sa narine.  
Or, vous savez qu'il n'aime pas notre marine  
Et qu'il voudrait vous voir faire... comme Presnel.

*Mouvement de Presnel. Même jeu de la part de Bisson.*

*TRÉMINTIN, se reprenant et s'adressant à ces derniers.*

Pardon... j'aime bien peu ce rire paternel.

BISSON.

Trop subtil Trémintin, tu te fais des idées?

TRÉMINTIN.

Trop claires peut-être en choses trop décidées,  
*Avec une supplication dans la voix.*  
Dites, vous resterez?

*BISSON, agacé.*

Mais oui!

*LE COLONEL DUCHÉLAS.*

D'accord enfin.

Mais sept heures bientôt: vous devez avoir faim?  
Le regard de l'aimée est chose délectable  
*Légalement railleur.*

Et pour vous, cher neveu, peut remplacer la table.

Mais non pour moi, pour Trémintin et nos chasseurs,  
Tâchez d'y perdre aussi vos rêves obsesseurs.  
Vous, Presnel, vivement, mettez-nous donc la nappe...

TRÉMINTIN, s'avançant pour aider Presnel.

Et moi? ça me connaît.

On frappe. A Presnel.

Dis, sans rancune?

LE COLONEL DUCHÉLAS.

On frappe?

### SCÈNE VII

LES MÊMES. — Entrent AUGUSTE et PIERRE DUCHÉLAS.  
Ils ont quitté leur costume de chasse. Pierre porte le costume  
de Garde-corps du roi : habit bleu à la française, brandebourgs,  
aiguillettes et épaulettes d'or, écharpe blanche, casque doré avec  
plumet rouge, culotte blanche, bottes montant au-delà du genou.  
— Auguste, costume de Conseiller de préfecture.

LE COLONEL DUCHÉLAS.

C'est vous, enfants. A la porte pourquoi frapper?

TRÉMINTIN, admiratif devant les beaux uniformes.

Fichtre!...

A Presnel.

Quels plats, Presnel, faudrait-il t'attraper?

A. DUCHÉLAS, montrant Bisson.

Nous craignons de troubler sa tendre confiance.

PRESNEL, à Trémintin qui veut prendre les assiettes peintes  
du vaisselier.

Pas celles-là, novice,

Lui montrant les portières.

Ouvre donc la crédence.

A. DUCHÉLAS, interrogatif et malicieux.

Eh bien? et ton voyage, amoureux pèlerin!

P. DUCHÉLAS, même jeu.

Tout le temps mer d'azur sous ciel tendre et serein?

A. DUCHÉLAS, même jeu.

Et sans lames, au port, entra-t-il ton navire?

P. DUCHÉLAS, même jeu.

Pas un petit rocher sournois qui tout chavire?

LE COLONEL DUCHÉLAS, coupant court à toutes ces malices, riant.

Assez... Le doux trajet s'est bien effectué.

A. et P. DUCHÉLAS, en lui serrant la main.

Bravo!

A. DUCHÉLAS, avec mystère.

Devine?

P. DUCHÉLAS, très mutin.

Oui, quoi?

A. DUCHÉLAS.

Nous trois avons tué,

A la chasse aujourd'hui?

BISSON.

J'oubliais le carnage,  
Cruels, que vous avez pu faire, car je nage  
Sur le vaste Océan du rêve et du bonheur...  
Eh ?

P. DUCHÉLAS.

Un loup.

A. DUCHÉLAS.

Et c'est à Pierre qu'en est l'honneur.

*TRÉMINTIN, sur le devant de la scène, pendant que les autres personnages se congratulent, qui des prouesses d'amour, qui des exploits cynégétiques, tenant une assiette qu'il semble essuyer.*

Chasser les loups, c'est chasse vraie, honneur pour elle.

*Avec un geste découragé.*

Mais lui, mon officier, chasse... la tourterelle,  
Aux crêtes de rêveurs et tendres Océans  
Il pourrait y fuir l'autre. Oui !

*Geste de défi.*

Mais... je suis céans.

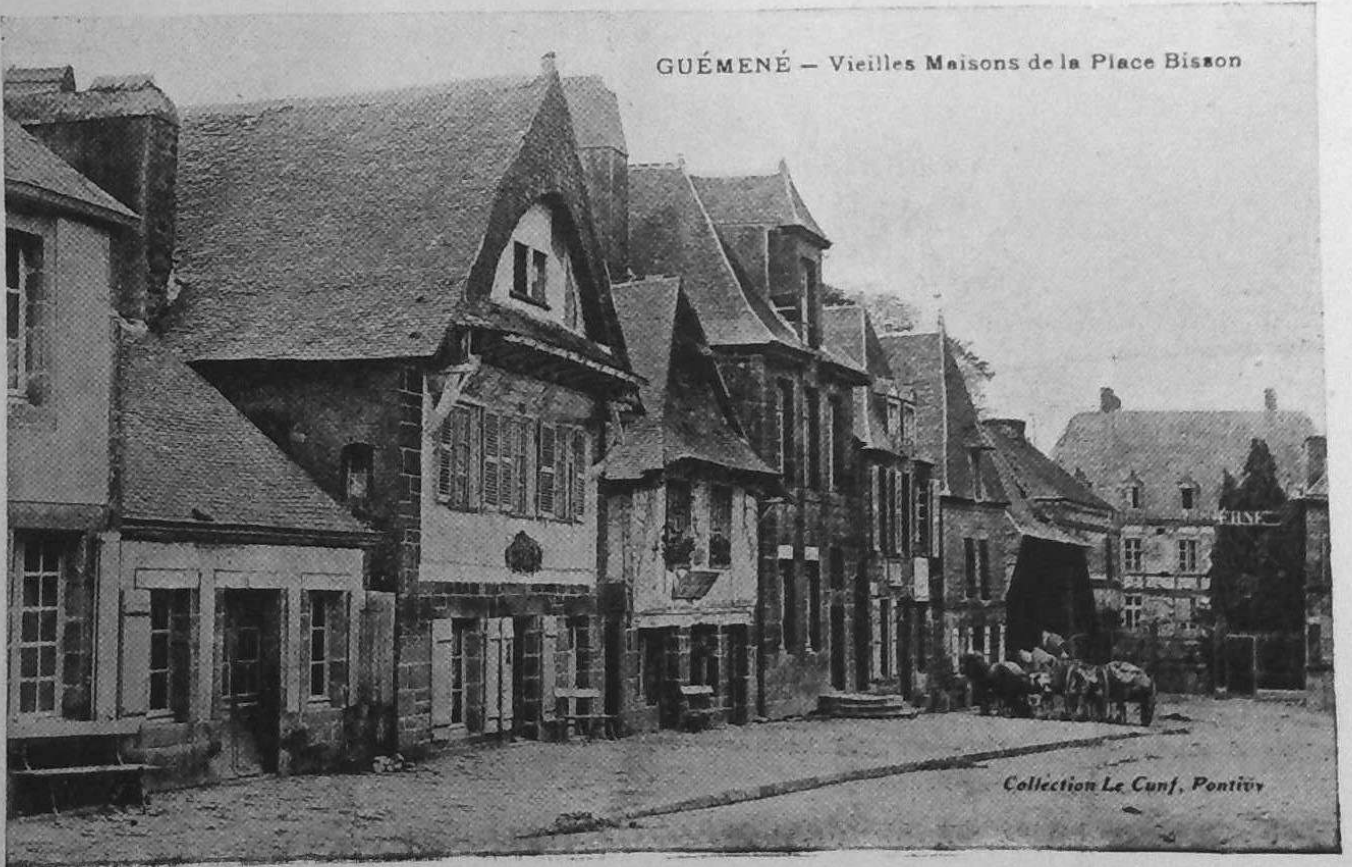
*Chœur de jeunes Guéménais et Guéménoises.*

RIDEAU

FIN DU PREMIER ACTE



GUÉMÉNÉ — Vieilles Maisons de la Place Bisson



Collection Le Cunf. Pontivy



## ACTE II

*La scène se passe vers 2 ou 3 heures de l'après-midi,  
le jour de l'action racontée au 1<sup>er</sup> acte.*

### A GUÉMENÉ

La scène représente la terrasse sous l'auvent de la maison du colonel Duchélas. Cet auvent, placé sur un des côtés du théâtre, est formé par une saillie du toit qui surplombe la rue. Dans la façade, étrépillons, solives et contreforts très apparents. Encorbellements dans le milieu du panneau, le côté extérieur de la baie vitrée du 1<sup>er</sup> acte. Bancs rustiques des deux côtés de cette baie. Cet auvent vient jusqu'au milieu de la scène.

De l'autre côté : vieilles maisons guéménoises dans le même style. Au fond, perspective de la grande rue, avec, dans le lointain, le beffroi de l'hôtel de ville.

C'est jour de marché. De temps en temps, passent par le côté libre de la scène et disparaissent par la perspective du fond, ceux que leurs affaires ont amenés à Guéméné.

### SCÈNE I

*H. BISSON, assis sur l'un des bancs de l'auvent, contemple le mouvement du marché, les étalages, etc., etc.*

Un jour, comme aujourd'hui, suffit pour qu'il me naisse  
Tout un afflux de souvenirs de ma jeunesse...  
Mon âme s'ouvre à leurs doux bruits, et je me sens  
Remonter la douceur de mes tout premiers ans...

J'ouis, dans le lointain, leurs gambadeuses foutes  
Clapoter sous mon front en de petites houles...

A. DUCHÉLAS, *arrivant sur la terrasse aux derniers mots de Bisson.*

A quoi rêvais-tu là, mon cher original?

H. BISSON.

Je goûtais la tiédeur de ce jour autommal,  
Et loin des Océans, la guerre et la fibuste,  
Oui, je rêvais tout l'Autrefois, mon cher Auguste.

A. DUCHÉLAS.

Amoureux...!

H. BISSON.

Comme moi, siedo-toi sur ce banc.

A. DUCHÉLAS.

Pour évoquer le ban avec l'arrière-ban  
De tous les souvenirs gardés dans la réserve?

H. BISSON.

Est-il meilleur moment, vraiment, pour qu'on les serve?  
Je suis comme une conque où bruirait l'amour.

A. DUCHÉLAS.

Qui se ferme, lointaine à toute mon humour.

H. BISSON.

Oh, tu lui peux donner, cousin, libre carrière.

A. DUCHÉLAS.

Non. — Avec toi je fais ce retour... en arrière,  
Devant la rue où nous fimes nos premiers pas  
Ensemble.

H. BISSON.

Il est bien vrai qu'on ne se quittait pas :  
Là-bas, au vieux Tronscoff; ici, chez la grand'mère.

A. DUCHÉLAS.

Et nous étudions dans la même grammaire.

*En ce moment passent deux ou trois jeunes gens venus au marché, suivis d'un chasseur portant deux lièvres suspendus à son épaule.*

TRÉMINTIN, *entré depuis un instant, qui contemple ce spectacle en le commentant à sa façon.*

Chasse au marché!...

A. DUCHÉLAS.

... L'on se battait aussi parfois.

H. BISSON, *interrogatif.*

L'on se battait?

A. DUCHÉLAS.

Te rappelles-tu qu'une fois?  
Non? Rien? Oh, c'était pour une chose bien mièvre.  
Au jardin de Tronscoff fréquentait un gros lièvre;  
Il y venait goûter les choux et le navet.  
C'était fort bien pour lui, car la bête n'avait,

Pour trouver son régal, que quelques bonds à faire :  
Donc je voulus sauver navet et crucifère. . .

H. BISSON.

Ou plutôt capturer celui qui les volait ?

A. DUCHÉLAS.

Au revers du talus je plaçais un collet.  
Mais, hélas ! au matin, ni collet, ni mon lièvre.  
Je fus pris contre toi de coléreuse fièvre. . .

TRÉMINTIN, *qui a écouté, à part.*

Tiens, ce doux conseiller prit des airs batailleurs ?

H. BISSON.

Tu m'accusas ?

A. DUCHÉLAS.

Et qui soupçonner par ailleurs ?

H. BISSON.

C'était bien moi.

A. DUCHÉLAS.

Je te frappai. — Nous nous battîmes.

TRÉMINTIN, *au public.*

Et nos cousins n'en restèrent pas moins intimes.

A. DUCHÉLAS.

Et tu ne dis jamais que je fus le plus fort,  
Et. . . brutal à grand'mère ?

H. BISSON.

Hé non, car j'avais tort,  
Et j'étais tout honteux de ma sottise équipée.

TRÉMINTIN, *admiratif devant une belle paysanne qui passe.*

Bigre ! là, qu'elle est belle ! et comme elle est nippée !

*Pierre Duchélas entre pendant cette réflexion de Trémintin  
(uniforme des gardes).*

A. DUCHÉLAS.

Est-ce que nous verrions Trémintin amoureux ?

P. DUCHÉLAS.

Salut au loup de mer très tendre et langoureux !

TRÉMINTIN, *se retournant avec vivacité et comme s'il faisait  
une déclaration d'amour.*

Mon amour à moi, c'est une belle goélette,  
Qui se balance aux flots, ses voiles pour toilette,  
Et son mât d'artimon bien finement gréé :

*Semblant faire une allusion.*

Et l'on quitterait ça ? . . .

H. BISSON, *à Trémintin, d'un air distrait.*

Non ! . . .

*Et reprenant dans un élan d'amour :*

Je fus agréé  
D'hier, et très loin des goélettes et frégates,  
Je navigue aujourd'hui, pilote. Et tu me gâtes  
Ma joie en y versant, ami, ton doute amer.



TRÉMINTIN, *en sortant, confus.*

Je m'en vais...

*Lyrique.*

Voir... si de là-haut... l'on voit la mer.

H. BISSON.

Va !

F. DUCHÉLAS.

Je vous laisse aussi finir vos confidences ;  
Et m'en vais visiter la foire... , puis les danses !

*Il sort.*

## SCÈNE II

LES MÊMES, moins PIERRE DUCHÉLAS et TRÉMINTIN

H. BISSON.

Partez, lui, voir la mer, et toi, voir le marché !  
Pendant que tous les deux nous allons remarquer,  
— En esprit, — sur ce banc, les familières sentes  
Des lointains souvenirs.

A. DUCHÉLAS.

Et plus intéressantes  
Peut-être encor pour toi, celles du jour dernier ?

H. BISSON.

Sans doute, cher Auguste, et pourquoi le nier ?

Depuis hier, mes sens s'en vont à la dérouté,  
Et mon esprit avec mon cœur trotte la route  
De Guémené jusqu'à sa riante maison,  
Sans cesse. Et j'aime, ami, j'aime avec déraison !  
Et ma bouche, à tout mot, va pour dire : « Je t'aime ! » —  
Je lui fis mon premier aveu lors du baptême  
De notre filleule...

*Mouvement interrogatif d'Auguste Duchélas. Bisson explicatif*

Oui ! la petite Nancy

De Tronscorff.

*Reprenant son récit.*

Je la vois en buste qu'amincit  
Le bouffant entonnoir de son costume à traîne...  
Et mon bras frémissait aux doigts de la marraine  
Et mon front frissonnait aux plumes de turban,  
Pendant que nous étions assis au même banc,  
Elle marraine et moi parrain, dans la berline,  
Qu'Anne remplissait presque avec sa crinoline...  
D'ici jusqu'à Tronscorff me grisa ce contact...  
Aurais-tu pu garder ta réserve et ton tact ?  
— Oh non ! — Je m'affranchis, quant à moi, de leurs chaînes  
Lorsqu'au parc ancestral, nous fîmes sous les chênes :  
Prise au doux frôlement d'un long et fou cheveu,  
Ma bouche, sur ses doigts, lui dit mon tendre aveu ;  
Et la petite main frémit sous la mitaine...

A. DUCHÉLAS, *ironique.*

Tu conquis, ce jour-là, grade de capitaine ?

*Mouvement de Bisson.*

A l'escadre d'amour, cher enseigne, s'entend ?

H. BISSON, avec quelque amertume.

Puissé-je aussi dans l'autre avancer tout autant.

A. DUCHÉLAS,

Quoi? pas d'avancement au sein de nos escadres?

H. BISSON.

L'émigré remplit, à les craquer, tous les cadres. . .

*Dans un geste d'effusion.*

France, je t'aime avec drapeau, bleu, rouge ou blanc.  
Mais parfois j'ai la rage au cœur à parler franc.

.....  
Depuis que je suis né j'ai vu bien des régimes  
Arriver au pouvoir : et nous, Bretons, nous fîmes,  
Sous tous, et tour à tour, de glorieux exploits . . .  
Oui, si nous combattons, ce n'est ni pour les Rois,  
Ni pour les Empereurs, ni pour les Républiques.  
Si nous accomplissons des gestes héroïques,  
Si nous jouons la vie et méprisons la mort,  
C'est pour la France, amis, et c'est pour notre Armor !  
.....

A. DUCHÉLAS.

C'est vrai. — Pourtant chez qui trouver plus de mérite?

H. BISSON.

Mon ardeur se consume et mon espoir s'effrite,  
Par de petits morceaux, tous les jours, un peu plus . . .  
Mais aujourd'hui laissons ces propos superflus,  
Aujourd'hui que je songe à fonder ma famille.  
Je te vois avec la tienne, sous la charmille,

Où grimpe un chèvrefeuille avec un liseron ;  
Ton cher enfant, qui suce, en pleurs, au biberon,  
Qu'il préfère, bien sûr, à mon sac de praline ;  
Puis, sur un banc, à tes côtés ta tendre Aline :  
Et c'est un joli cadre, auprès du tableau noir  
Maritime . . . et je songe à quelque vieux manoir  
Perdu, tout au milieu des grands bois et des terres,  
Où loin du monde et des vanités délétères,  
Et sachant loin de moi, tous les plats courtisans,  
Très heureux, je vivrai comme nos paysans,  
En défrichant comme eux les taillis et la lande . . .  
Anne y mettra sa grâce, avec une guirlande,  
Je l'espère, de fils autour de mon foyer . . .

TRÉMINTIN, *entré sans être vu et qui a entendu les derniers vers.*

Tiens, tiens, je vois qu'on veut avec moi louvoyer.

H. BISSON, *finissant.*

... Qui nous choieront, nous, très vieux, avec déférence.

TRÉMINTIN, *n'y tenant plus et apostrophant Bisson.*

Hum! dans tout cela vous oubliez . . . ?

H. BISSON.

Quoi?

TRÉMINTIN, *dans un beau geste.*

La France!!

Tableau. — Bisson et A. Duchélas sont surpris.

A. DUCHÉLAS.

Je vous croyais parti voir la mer, Trémintin?

TRÉMINTIN.

Oui ! mais la colline est basse et le flot lointain.

A. DUCHÉLAS.

Donc, ce parfum marin, pas moyen qu'on le hume ?

TRÉMINTIN, *agressif et mélancolique.*

Non. — Mais, ici, chez vous, je la sens l'amertume.

H. BISSON, *un peu interloqué.*

Ami, pourquoi ce mot, et cet air inquiet ?

TRÉMINTIN, *vivement.*

Mon officier, je sens et vois bien ce qui est. . .

*Geste de Bisson.*

Excusez-moi pour les mots durs que je décoche :

Puis, votre père est là. . . j'ai vu venir le coche.

*A part.*

Si je vis pas la mer que la brume voila,

*Avec défiance.*

J'aperçus celui-ci trop tôt.

*Aux autres.*

Mais le voilà !

## SCÈNE III

LES MÊMES. — MAGLOIRE BISSON, LE PONTOIS.

*Arrivent par le fond de la scène : une sacoche à la main, Magloire Bisson ; manteau à pèlerine de drap brun, genre Limousine, pantalon collant et court, l'air d'un riche négociant de 1830. Le Pontois, en bourgeois, mais d'allure très militaire ;*

*cicatrice au front, boucles d'oreilles, redingote boutonnée très haut, dont la boutonnière s'étoile d'un beau ruban rouge, cravate lui engouffrant tout le cou. Sur la tête un tromblon très poilu. Pantalon très large, mais lui tombant sur le pied, étroit, à la hussarde ; à la main un gourdin nouveau. Moustache en bataille. Il roule des yeux terribles.*

TRÉMINTIN, *continuant.*

Avec Monsieur Bisson, vient un autre, il me semble ?

H. BISSON, *allant à son père.*

Bonjour, père.

MAGLOIRE BISSON.

Mon fils, bonjour !

*Montrant Le Pontois.*

Ton oncle ensemble

Que moi, pour ton cher Guémené s'est embarqué.

*Il serre la main d'Auguste Duchélas.*

LE PONTOIS.

Bonjour, neveu.

*Ils se serrent la main.**Puis trulent.*

Corbleu ! pour arriver à quai,

Que nous mimes du temps par cette diligence !

A. DUCHÉLAS, *avec affabilité.*

Aussi, Monsieur, nous vous devons double obligeance  
D'être venu. — Soyez notre hôte sous ces toits.

MAGLOIRE BISSON, *faisant les présentations.*

Pardon, — Je vous présente : Annibal Le Pontois,

Mon cousin, mais un oncle à la mode bretonne  
 Au fils ; et, pour que rien, chez lui, ne vous étonne :  
 De la grogneuse Garde un ancien commandant.

A. DUCHÉLAS, avec les cérémonies d'usage.

Monsieur.

LE PONTOIS, même jeu.

Monsieur.

Salutations

Corbleu ! je lui garde une dent...

MAGLOIRE BISSON.

A qui ? ta vieille Garde ?

LE PONTOIS.

Ouais donc ! Mais à ce coche !

Un peu plus j'y laissais ma vie et ta sacoche.  
 Et jamais plus...

MAGLOIRE BISSON, présentant Aug. Duchélas.

Le fils de Monsieur Duchélas.

LE PONTOIS, continuant.

J'y mets les pieds...

s'inclinant.

Monsieur.

Finissant.

C'est bon pour les prélats.

Montrant ses jambes.

Pour la route voilà les chevaux de la Grogne !

MAGLOIRE BISSON.

Tiens, déjà Le Pontois qui peste et se renfrogne ?

LE PONTOIS, faisant rouler terriblement les R.

J'aurais voulu vous voir, là-bas, mes chers Messieurs :  
 Ce coche de malheur rompit ses deux essieux.

Il appuie.

Et moi qui me juchai... sur son impériale,  
 Bien sûr ! — je fus lancé sur l'herbe prairiale :  
 Ça fort heureusement et non sur un rocher.  
 Nous jurions tous, lui, moi, postillon et cocher.  
 C'est qu'il nous joua là, ce coche, ce fumiste,  
 Un tour... comment dirais-je?... un tour...

Il appuie sur toutes les syllabes.

... Légitimiste.

#### SCÈNE IV

LES MÊMES. — LE COLONEL DUCHÉLAS qui est entré  
 aux dernières paroles de Le Pontois.

LE COLONEL DUCHÉLAS.

Pourquoi ?

LE PONTOIS.

Car il fit choir mon siège... impérial.

Tous ont compris, les uns se regardent. Magloire Bisson  
 s'esclaffe.

Ah oui,

LE COLONEL DUCHÉLAS, à Magloire Bisso.

Depuis le temps presque immémorial  
Qu'on ne s'était pas vu, tout va bien, cher beau-frère?

*A Le Pontois.*

Vous, victime du coche, oh, pas trop funéraire,  
Soyez, à mon foyer, le joyeux bienvenu !

MAGLOIRE BISSON.

Je vais vous présenter, Monsieur, par le menu...

LE PONTOIS, *l'interrompant.*

Magloire, laisse-moi ce soin qui me regarde.

*Se présentant.*

Parent des deux Bisson, et... grognard de la Garde !  
Puis, de tous ces Messieurs l'actuel serviteur.

*Il fait le salut militaire.*

LE COLONEL DUCHÉLAS.

Veuillez entrer, ami, sous mon toit protecteur.

MAGLOIRE BISSON.

A l'ombre de ton toit, le ciel et la terrasse  
Je préfère.

LE PONTOIS.

Et moi donc...

H. BISSON.

Mais qu'on vous débarrasse,  
Père, au moins de ce sac et de ce loard manteau.

*Il les prend.*

*A Le Pontois en allant pour lui prendre son gourdin.*  
Et vous, oncle...

LE PONTOIS, *se redressant.*

Hé neveu, souviens-toi, « Memento »,  
Comme, en latin, disait notre régent de classe,  
Que ce gourdin me sert de sabre ou le remplace !  
Et permettez, Messieurs, qu'il reste à mes côtés.

*Il le place comme une épée.*

LE COLONEL DUCHÉLAS.

Oui, mais de soif, tous deux, devez être dotés  
Par la route... Presnel !

*Il fait signe à Presnel d'apporter des rafraîchissements.*

*— Un temps. —*

*Le Pontois consulte du regard Magloire Bisson qui ne dit rien, il se décide à parler. Pendant qu'il parle, Presnel verse à boire.*

LE PONTOIS.

C'est dans mon caractère,  
D'avoir soif et grogner...

*— Trémintin aide Presnel à faire le service. —*

... Ma bouche est un cratère  
Qui fume ! ma gorge est... celle...

D'un trimardeur...

*Il boit.*

Quel baume !... et toi, neveu, j'ai su ta tendre ardeur.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, *plus* TRÉMINTIN, *déjà sur la scène depuis un instant.*

TRÉMINTIN, *face au public.*

Notre Annette, il pourrait l'avaler toute crue,  
Si de notre bordée était cette recrue.

LE PONTOIS, *qui a entendu les derniers mots de Trémintin.*

Que racontes-tu là, farceur de Mathurin ?

Une recrue ? hum. — Moi ? — Regarde donc un brin.

*Il redresse sa moustache en croc.*

Je vous dirai plus tard . . .

Mais recausons fleurette,

Puisque l'on est céans venu pour . . . l'amourette.

H. BISSON, *l'interrompant.*

Ne traitez pas ainsi le profond sentiment  
Qui me prend tout mon être et l'emplit doucement  
D'allégresse, ou l'étreint d'une douleur, cher oncle,  
Qui mord, non pas à fleur de peau, tel un furoncle,  
Comme vous nous diriez, en pittoresques mots :  
Non, mon cœur vibre ou pleure, en sa joie ou ses maux,  
Triste ou bien gai, selon la voie où je m'engage . . .

LE PONTOIS.

Bigre, mon beau neveu, quel amoureux langage ?



MARCHÉ DE GUÉMÉNÉ.  
(Tableau de F. Legoût-Gérard.)

H. BISSON.

Tel est bien mon amour, vibrant ou douloureux.  
Et j'en proscriis ces airs tendrement langoureux,  
Qu'on met pour recueillir un doux baiser en prime,  
Pendant qu'on feint les sentiments que l'on exprime.  
Moi, j'accorde mon cœur aux doux mots que j'émetts,  
Et s'il clama : « je t'aime » oui, vraiment j'aimais...  
Et je l'aime...

LE PONTOIS, *attendri*.

Sans même un baiser qu'on dérobe,  
Sentir qu'il a passé dans sa vie une robe  
De femme, qui vous traîne, en ses plis, le parfum  
Et le charme subtil d'un beau rêve défunt ;  
Sentir qu'un rayon luit en cette vie atone,  
Dont le reflet vous attiédit tout votre automne :  
Moi, le soudard, le sacripant, l'original,  
Il m'en passe un regret, dans ce jour automnal.

MAGLOIRE BISSON.

Voilà que, sur l'amour Le Pontois sa fenêtre  
Ouvre un peu.

LE PONTOIS.

J'ouvre, eh, oui ! son charme me pénètre.  
Je sens s'ouvrir mon cœur à ce sentiment vrai...  
... D'amour, nous les Grognards, l'Empereur nous sevrant.  
Et si nous fûmes beaux et si nous triomphâmes,  
Cet homme fut, lui seul, pour nous toutes les femmes...  
De même que pour nous il fut le seul enfant...



Nous l'aimions familier, nous l'aimions triomphant.  
 . . . . .  
 Écarquillant nos yeux sur les plaines de neiges,  
 Sombres, muets, drapés dans nos grands manteaux beiges,  
 Éventant le cosaque au coin de chaque bois,  
 Grelottant non de peur . . . sacrebleu ! mais de froid.  
 Puisqu'on nous donnait plus pour nous chauffer la guerre.  
 Alors, mes chers amis, nous ne songions plus guère  
 Qu'à l'amour maternel, immense et tout . . . moral,  
 Que tous, nous avions pour le « petit Caporal ».  
 Oui, c'était notre fils. Toujours sans défaillances,  
 Pour lui vibraient nos cœurs et luttèrent nos vaillances,  
 Pour lui, nous nous faisons trouer nos vieilles peaux,  
 Et le soir, au bivouac, nous brûlions des drapeaux,  
 Aigles pris aux Prussiens, ou russes oriflammes,  
 Pour l'endormir, bien chaud, aux glorieuses flammes.  
 Sans cesse autour de lui veillaient nos dévouements :  
 Pour cet enfant étrange on fut des Grand'mamans . . .  
 . . . . .  
 Nous le trouvions superbe au soir de nos batailles,  
 Qu'il nous tirât l'oreille ou qu'il pinçât nos tailles.  
 Et nous étions heureux, heureux éperdument,  
 Comme de quelque chose ; . . . attrapée indûment . . .

P. DUCHÉLAS.

Hum ! hum !

LE PONTOIS, *s'exaltant*.

Oh des baisers ? Pour nous la belle affaire ?  
 Nous avons bien connu leur troublante atmosphère,  
 Lorsqu'à Rome, à Berlin, grenadiers et dragons,

Nous entrions vainqueurs, superbes. Des balcons  
 Des baisers fous pleuvaient, en grêle, sur nos bouches.  
 Alors, nous les poilus, quittant nos airs farouches,  
 Corbleu, nous les rendions, poudreux et fiers vainqueurs,  
 Sans broncher sur les rangs, de nos bouches en cœurs . . .

*Un temps.*

Et d'amour, voilà tout ce que, grognards nous sûmes,  
 Mais ce n'est pas, neveu, celui qui te consume ?

H. BISSON.

Non, cher oncle, et j'en vois chez vous comme un regret ?

LE PONTOIS.

A vous parler très franchement et sans secret,  
 Oui ! Car malgré, tous les enchantements magiques  
 Du maître, nous étions parfois très nostalgiques . . .  
 Il donnait aussitôt des congés pour « chez nous ».  
 Et, quand nous avions fait sauter sur nos genoux  
 Les enfants de nos sœurs et les fils de nos frères,  
 Nous reprenions guéris nos longs itinéraires,  
 Par cette Europe, où nous courrions avec le dieu.  
 Mais, quand j'allais, moi, t'embrasser et dire adieu,  
 A toi, bambin, jouant avec ma sabretache,  
 Je sentais un gros pleur rouler dans ma moustache,  
 Un gros pleur de regret mouillant ton front rieur . . .

H. BISSON.

De ce regret de n'avoir pas d'intérieur,  
 Brave oncle, n'est-ce pas ?

LE PONTOIS.

Mais oui . . . ni de famille.

H. BISSON.

Dont tu fus le gros tronc, et tes fils la ramille ?

LE PONTOIS.

Mais oui . . .

H. BISSON.

Cela je l'ai pensé, moi le marin.  
Depuis quinze ans, des flots éternel pèlerin,  
J'ai cru qu'il était temps d'enfin fixer ma tente.

MAGLOIRE BISSON.

Mon cher fils, je t'approuve : et fais-le sans attente.

*Fin de scène. — Bisson serre la main de son père, Duchélas l'imite.*

*Cependant : TRÉMINTIN, à part et très vite.*

C'est ça. Personne alors ne sera de mon bord,  
Pas même ce grognard, sur lequel tout d'abord,  
Je comptais bien, mais qui, vieux barbon, s'émoustille :  
— J'ouvre dans mon hublot comme mon écouteille.

H. BISSON.

Père, merci.

MAGLOIRE BISSON.

Mon fils, je fais là mon devoir,  
Un doux devoir de père et j'ai hâte de voir  
Celle que tu choisis : cette mademoiselle  
Anne de Kernevez, la jeune et tendre oiselle,  
Qui, dis-tu, t'inspira cet amour infini,  
Et qui fera bientôt l'ornement de ton nid.

LE COLONEL DUCHÉLAS.

Je crois que, vous aussi, serez pris à son charme,  
Beau-frère.

LE PONTOIS.

Et moi je crains de verser une larme,  
Le jour où je verrai s'aimer ces tourtereaux.

TRÉMINTIN, à part.

Ma parole, les voilà tous, godelureaux.

MAGLOIRE BISSON.

Par cette occasion, je le dis sans ambages,  
J'espère aussi te voir quitter leurs équipages,  
Et leur flotte royale, où tu marques le pas,  
En attendant l'autre galon qui ne vient pas.

TRÉMINTIN, à part.

Aie ! aie !

MAGLOIRE BISSON.

Oui, je vois trop tes jeunes camarades,  
Tous ces fils d'émigrés atteindre aux premiers grades.

*Mouvement du colonel Duchélas.*

Sans mérites connus, sans titres, sans raisons,  
Ou plutôt si, ce sont leurs titres, leurs maisons  
Et l'exil paternel qui font leur seul mérite :  
Alors, songez, amis, combien cela m'irrite,  
Lorsque je vois passer imberbe et provoquant,  
Un joli muscadin trop surchargé d'ors, quand  
Mon fils, brave, loyal, l'âme fière et coquette,  
Ne porte encor que deux galons sur sa casquette !

H. BISSON, *avec un reproche.*

Père...

*Mouvements des deux Duchélas froissés.*

LES DUCHÉLAS, *ensemble.*

Monsieur...?

LE PONTOIS, *exultant.*

Très bien, Magloire!

TRÉMINTIN, *approuve de la tête.*

Ça, c'est vrai.

Et pour mon officier, j'en suis beaucoup navré.

MAGLOIRE BISSON.

Ils font payer aux fils les actes de son père :  
... J'aimais la liberté qui tous les exaspère.

*S'exaltant à son tour.*

Je t'aimais autrefois, ô jeune liberté,  
Dès cette première aube où jaillit ta clarté,  
En face d'un vieux monde. Et, clarté frémissante,  
Toute force à t'éteindre était bien impuissante.  
Je t'aimais au plus fort de la grande Terreur  
Et j'osais pour ses fous exprimer mon horreur,  
Désavouant bien haut cette fureur démente.  
Encore je t'aimais quand finit la Tourmente,  
En fervant patriote et vrai républicain,  
Lorsqu'un nouveau César, ou plutôt un Vulcain,  
Au grand feu des combats que, sans cesse, il allume,  
Te martelait, à son seul gré, sur son enclume.

Et je t'aime aujourd'hui, d'un amour bien plus grand,  
Depuis que l'Émigré règne au lieu du Tyran.

H. BISSON.

Père, de grâce, assez.

LE PONTOIS.

S'il fut tyran, Magloire,

Ce tyran-là nous fit ramasser de la gloire  
Aux blancs chemins de Rome, aux pavés de Berlin,  
Dans les sables du Caire, aux flammes du Kremlin!  
Et sans la Liberté, dont... Oui, dont tu... nous... bernes,  
De la gloire? nous en mettions plein nos gibernes!...  
De nous, cousin, il sut faire des doux géants.  
Et je trouve sur lui tes propos messéants.  
Nous courrions, sans nul doute, oh oui! beaucoup de risques,  
Mais nous cousions aussi, sur nos manches des brisques.

*Un temps. Il boit. Tous écoutent attentifs, pas un mot.*

La liberté, mais j'ai connu son souffle ardent,  
A la frontière, avec Carnot, Hoche et Jourdan :  
Ces jeunes généraux et ce grand commissaire,  
Qui la croyant à tous les peuples nécessaire,  
Ta liberté l'imposaient même à l'Ennemi.  
... Je me battis pour elle,

*S'adressant à Trémintin, il appuie.*

... en recrue... à Valmy.

Ayant quitté tout pour...

*S'adressant à Magloire Bisson.*

Ta liberté tameuse!

J'étais à dix-neuf ans sergent à Sambre et Meuse,  
Après Fleurus; ayant, dans ce jour auroral,

A pieds joints, sauté mon grade de caporal.  
 Aux autres grades, par petits bonds, je me hausse,  
 En galopant sur Rome, en sabots et sans chausse :  
 Tels que superbement nous dessina Raffet.  
 Et c'est là, qu'un beau jour, Bonaparte m'a fait  
 Lieutenant, moi, la veille échappé de l'école :  
 Et c'était, je le crois, après le pont d'Arcole,  
 Et comme je lui parus franc et peu... joli,  
 Je rentrais dans sa garde après...

*Il cherche.*

Oui, Rivoli.

Pour y rentrer, je fis comme mes camarades :  
 Au futur empereur je rendis tous mes grades  
 Et je dus les reconquérir tous, un par un,  
 Aux bords du Pô, du Nil, de l'Elbe et de l'Irun,  
 Pendant toutes ces gigantesques chevauchées,  
 Sous quoi les Nations gisaient comme fauchées !

*Un temps.*

Et Magloire, ton fils, Hippolyte Bisson,  
 Qui vibra malgré toi, du belliqueux frisson,  
 Par sa seule valeur et sans faveur insigne,  
 Sous lui commanderait un grand vaisseau de ligne...

MAGLOIRE BISSON.

Peut-être bien.

TRÉMINTIN.

Oh ça, Monsieur, j'en suis certain,  
 Quoiqu'il ait oublié, dans le rang, Trémintin,  
 Et qu'au lieu d'un vaisseau, je commande la barre :  
 Mais je ne suis qu'un illettré, presque un barbare,  
 Tandis que mon enseigne, instruit, brave, loyal...

MAGLOIRE BISSON.

Oui, vieux, méritait plus de leur Pouvoir Royal.

LE COLONEL DUCHÉLAS.

Contre la royauté, pourquoi tu récrimines ?  
 Et qu'en disant son nom toujours tu fais des mines,  
 Beau-frère ? Elle a pour toi des bons côtés pourtant :  
 Ton négoce a la paix. Pourrais-tu dire autant  
 Des régimes passés, République ou l'Empire ?  
 Sans guerre et sans prisons, tout au moins on respire,  
 On travaille, on trafique, on circule à son gré,  
 Même on s'enrichit sous ce règne... d'Émigré.

H. BISSON.

Mon oncle Duchélas parle avec raison, père.  
 La France est riche...

AUG. DUCHÉLAS.

Et sera grande, aussi, j'espère !

*A Le Pontois.*

Si les Bourbons, Monsieur, vous sont, je crois, suspects,  
 A notre France au moins ils ont donné la paix,  
 En éloignant les cohortes coalisées,  
 Leurs Cosaques campant sur les Champs Élysées ;  
 Libérant la tutelle et les fortes rançons,  
 Que les Rois, en partant, prirent dans leurs arçons...  
 Et la France, qui bouillonna comme un cratère,  
 Se met à reparaitre au soleil de la terre,  
 France des jours mauvais, France de Waterloo !  
 Martelée à l'enclume, et retrempee à l'eau,  
 A l'eau qui rend plus fort, France belle, aguerrie !

... Déjà, vous le savez, le Dey de l'Algérie,  
Qui, jouant au sultan, n'est qu'un épouvantail,  
Souffleta le Consul d'un frisson d'éventail,  
Va s'entendre dicter le prix de sa démente,  
Et ce prix de l'affront nous le voulons immense !

H. BISSON.

A venger un honneur, quel soldat se soustrait ?  
A l'appel de la France, on me trouvera prêt,  
Quel que soit l'Océan ou Méditerranée !

MAGLOIRE BISSON.

La vengeance, à mon sens, est chose surannée !  
Pour ça d'autres sont bons ! De plus j'ai mes raisons :  
Je ne puis, à moi seul, diriger mes maisons.  
Comme toute la France, elles sont très prospères,  
J'en conviens, Duchélas.

*S'adressant à son fils.*

Aussi tu coopères  
Avec moi, désormais, à leur bonne gestion.

H. BISSON, *interrogatif.*

Tu me ferais quitter... ?

MAGLOIRE BISSON.

Pourquoi cette question ?  
Tu connais ton succès, toi même en leur marine ?  
Et je t'aimerais mieux... oui... marchand de farine,  
D'épices, de cristaux, de sels ou de savons...

TRÉMINTIN, *à part.*

Le but de son voyage, enfin, nous le savons !

MAGLOIRE BISSON.

Donc tu deviens gérant de ma savonnerie  
D'Hennebont ?<sup>1</sup> ou, veux-tu ? chef de la verrerie  
Que je viens d'installer auprès de Kernevel ?<sup>2</sup>  
Ou bien le Directeur de mes marais à sel,  
Aux bords de Saint-Goustan ?<sup>3</sup> Choisis quoi tu préfères ?  
Et laisse enfin leur marine pour les affaires.

H. BISSON, *d'un ton incertain et cherchant ses mots.*

Père, de... vos bontés... Oui, je... je suis confus...

TRÉMINTIN, *éclatant.*

De tout ça, vous allez choisir par... un refus,  
Un refus d'officier qui sait belle la flotte...  
Et je le ferais, moi, qui ne suis que pilote...  
... Vous iriez, vous, marin, vous confire en le sel,  
Quand s'ouvre devant vous le monde universel ?  
Et vous iriez souffler dedans un bout de verre,  
Quand, au large, on respire aisément l'atmosphère ?  
Et vous iriez créer des bulles de savon,  
Quand passent au ciel bleu des nuages qui vont... ?  
Et vous iriez ? — Non ? — vous murer dans la fabrique,  
Quand vous avez, vous, tout l'Océan féérique ?  
Et vous iriez derrière, une enseigne, un comptoir ?  
Lorsque la France, à votre bord, flotte en sautoir ?

*Tous se laissent, surpris en même temps que démontés par la virulente apostrophe de Trémintin. — Silence. — L'on entendrait glisser une gondole.*

1. Petite ville à l'embouchure du Blavet, près de Lorient.

2. Petit port de pêche près de Lorient.

3. Port d'Auray.

H. BISSON, *lentement, avec de la mélancolie dans la voie.*  
 Tu me fais, Trémintin, mes pensées équivoques...  
 Et je me trouble... à ces choses que tu m'évoques...  
 Je me sens ballotté, comme en un tourbillon,  
 A l'heure de hisser ou baisser pavillon...  
 Et, c'est aux feux de ta claire et franche éloquence,  
 Que je vois tout mon geste avec sa conséquence...

## SCÈNE VI

LES MÊMES. — LE LIEUTENANT AUX GARDES PIERRE  
 DUCHÉLAS.

*Pendant que finit de parler Bisson, entre par la porte du fond — perspective de la rue — Pierre Duchélas, officier aux gardes, pimpant, superbe, chamarré d'or dans son bel uniforme; il écoute. A sa vue, les sourcils de Le Pontois se froncent, sa main frémit; sa main se crispe sur son gourdin. Il éclate.*

LE PONTOIS.

Mais voilà qui ne rendrait pas son bel habit?  
 Lui, de même que tous ceux de son acabit.  
 Soldats infatués de l'or qui les charmarre,  
 Portant leur uniforme, ainsi qu'une simarre,  
 Sur les grands boulevards bien mieux que sur les rangs.  
 Des seuls cœurs féminins les vantards conquérants?

F. DUCHÉLAS,

Monsieur...?

LE PONTOIS,

Vous êtes, vous! de brillantes chenilles.  
 Vous papillonnez... nous, nous avons des guenilles...

Vous traînez votre sabre au tourbillon du bal,  
 La conquête au bras; moi, Le Pontois Annibal,  
 Et les Grognaards, nous nous servions de nos épées  
 Pour façonner à nos neveux des épopées!...  
 Nous...

F. DUCHÉLAS.

Mais Monsieur...?

LE PONTOIS.

... Nous n'aimons pas mêmes combats :  
 Dans les salons cirés vous prenez vos ébats ;  
 Nous, nous les avons pris sur les champs de mitraille...

F. DUCHÉLAS, *avec un geste d'impatience.*

Vous m'insultez, Monsieur, et vous...

LE PONTOIS.

... Que je vous raille ?  
 Ça s'explique aux affronts, que lui, moi, subissons,  
 Et je comprends tous ces départs de nos Bissons ;  
 De ceux qui quittent, las, la marine ou l'armée ;  
 Et qu'ils rêvent au nid d'amour sous la ramée,  
 Puisqu'on leur refuse, à l'ombre des fleurs de lys,  
 La gloire et les honneurs.

LE COLONEL DUCHÉLAS.

Mais...

LE PONTOIS, *s'exaltant.*

Aigle d'Austerlitz,  
 D'Iéna, tu couvais des soldats sous tes ailes,

Ils s'en éclosaient généraux, mais vous, vos zèles  
Pour gagner des galons, dans un délai si court,  
Vous les faites couvrir, muscadins, à la cour !

P. DUCHÉLAS, avec le geste de lui jeter sa carte à la figure.

De ces injures, Monsieur, vous me rendrez compte...  
*Bisson se précipite sur son cousin et l'empêche de finir son geste.*

LE PONTOIS.

C'est ça...

*Faisant mine de prendre la carte.*

... Vous êtes pour le moins, marquis ou comte ?

*Se présentant.*

Moi ! — Soldat de Wagram, d'Eckmul et du Niémen !

*Ils se dévient du geste et du regard.*

H. BISSON, s'interposant.

*A Le Pontois.*

Mon oncle...

*A P. Duchélas.*

Mon cousin...

La veille d'un hymen,

Vous n'allez pas, ni lui, ni toi, croiser la lame,  
Et barbouiller de sang mon blanc épithalame ?

TRÉMINTIN, à part.

Partout, l'amour le suit, son amour obsesseur.

P. DUCHÉLAS.

Je ne fus pas, cousin, tu le vis, l'agresseur.

*Montrant Le Pontois.*

Et c'est Monsieur, qui, sans raison, a pris la mouche.

LE PONTOIS, redressant sa moustache.

Ouais, Monsieur !

*A part.*

Attends, blanc bec, que je te mouche !

P. DUCHÉLAS.

J'arrive, et je vais pour rentrer,  
*Montrant la baie vitrée.*

ici,

*Mouvement de surprise de Le Pontois.*

... chez moi.

Monsieur m'arrête et met ici tout en émoi.  
Il me cherche querelle, oh ! sans raison ni rime ;  
Et des galons que je porte, me fait un crime.

LE PONTOIS, menaçant et méprisant.

Galons conquis, je ne sais où.

LE COLONEL DUCHÉLAS, qui jusque-là s'est contenté d'écouter.

*A Le Pontois.*

Monsieur !

• *A P. Duchélas.*

Mon fils !

*Surprise plus accentuée chez Le Pontois.*

Cessez, je vous en prie, à mon seuil, vos défis.

*A Le Pontois.*

Monsieur, la France aussi sous nos grands rois fut belle,  
Et ses héros se compteraient par ribambelle,  
Depuis les Preux aux chevaliers loyaux et bons ;  
Et la gloire encor chante aux clairons des Bourbons.

LE PONTOIS.

Cher hôte,

*Montrant P. Duchélas.*

... J'ignorais... Et vous fais mon excuse.

Et, tous mes mots blessants pour vous, je les récuise.  
 Nous sommes tous ainsi, ceux qu'on mit au rancart...  
 Je vous laisse... et m'en vais chercher quelque briscart,  
 Quelque « Vieux de la Vieille », et lui parler mitrailles,  
 Souvenirs et combats, à l'ombre des murailles  
 Que je vois par là-bas dominant le toit bleu...

*Il s'en va.*

*En passant à côté de Pierre Duchélas et en le regardant.*  
 ... Et jeune homme, un endroit, pour nous battre, corbleu!

### SCÈNE VII

LES MÊMES, moins LE PONTOIS.

MAGLOIRE BISSON.

Un type, n'est-ce pas ? que ce grognard qui grogne ?  
 Toutes gloires, hors son Bonaparte, il les rogne,  
 Et cet homme très doux devient une terreur,  
 Lorsque l'on touche à son idole : L'Empereur.

H. BISSON.

Oui, c'est chez lui plus qu'un amour, c'est un vrai culte.

P. DUCHÉLAS.

Qu'il ne pratique pas d'une façon occulte.

TRÉMINTIN.

Hé, j'aime, quant à moi, ces grognardes façons ;  
 Bien trop souvent, hélas ! tous nous nous effaçons.  
 En avons-nous toujours meilleure récompense ?

Et ne vaut-il pas mieux qu'on dise ce qu'on pense  
 Clairement, franchement, comme cet Annibal ?

H. BISSON.

Tu parles, Trémintin, comme... un procès-verbal.

TRÉMINTIN.

Non ! mais j'admire, oh oui, pour ce qu'elle est aimée,  
 La vieille Garde, honneur de cette grande Armée,  
 Cette garde, famille où le cœur est si chaud,  
 Qu'Annibal va pleurer s'il trouve un vieux manchot...  
 Pardonnez, mon enseigne, à votre vieux pilote,  
 S'il aime d'un semblable et même amour la flotte ;  
 Et s'il souffre bien moins d'un grand coup d'espadon,  
 Ou de sabre, que voir, chez elle, un abandon,  
 Et c'est pourquoi je sens le cœur qui me chagrine...

H. BISSON.

De me voir, n'est-ce pas, délaisser la marine,  
 Mes galons, la mer bleue, et notre vieux bateau,  
 Pour me cacher, heureux, au flanc d'un vert coteau,  
 Où je ferai pousser de futures semailles ?  
 L'amour me tient, ami, dedans ses tendres mailles :  
 Du souvenir d'Anna mon cœur est débordant ;  
 Mais depuis que j'ai vu Pierre et le Commandant,  
 Et se dresser entre eux et l'une et l'autre France,  
 Dans ce cœur trop heureux a mordu la souffrance...  
 Et je ne sais si pour partir c'est le moment...

LE COLONEL DUCHÉLAS.

Je comprends, cher neveu, ce nouveau sentiment



Que réveille chez toi leur navrante querelle,  
Et fait qu'entre la France et ton amour pour elle  
Il est, dirait Pontois : une Bérésina,  
Où doit sombrer ton avenir ou ton... Anna !

*Mouvement de H. Bisson.*

MAGLOIRE BISSON.

Lance par dessus bord avenir et carrière,  
Mon fils, et sans donner un regard en arrière,  
Jette tes deux galons à leur Roi sur-le-champ,  
Prends femme, et, comme moi, deviens donc un marchand.

LE COLONEL DUCHÉLAS.

Sans quitter la marine, il pourrait prendre femme.

MAGLOIRE BISSON.

Oui, mais rester longtemps au grade qui l'affame.

A. DUCHÉLAS, *riant.*

Je ne vois pas qu'Hippolyte meure de faim ?

P. DUCHÉLAS.

Puis, cet avancement peut lui venir enfin ?

A. DUCHÉLAS.

Et commander bientôt une belle corvette ?

MAGLOIRE BISSON.

Cet uniforme-là, j'aime mieux qu'il devête,  
Et qu'à côté du mien mon fils mette son nom  
Au front de nos comptoirs.

*Un silence. Bisson ne répond rien.*

TRÉMINTIN, *s'avançant au milieu de la scène, avec force.*

Je dis non, non, et non.

Dans ces boutiques-là, bien sûr, Monsieur Magloire,  
Il gagnerait beaucoup d'argent, mais peu de gloire !  
L'or pour mon enseigne est si...

*Un temps.*

superficiel,

Qu'il préfère cent fois le large et le plein ciel...

Mais puisqu'aussi son père, et...

*Il appuie.*

son Annette il aime,

Je crois avoir trouvé le nœud de ce problème :

*Tous se rapprochent de Trémintin et l'écoutent attentifs. Trémintin continue solennel.*

Nous chanterons d'abord tous son nuptial chant...

*S'adressant au père de Bisson.*

Alors... vous le ferez...

*Il prépare son effet.*

Capitaine marchand,

Comme vous me disiez, Monsieur, de caravelle..!

MAGLOIRE BISSON.

Et tu n'y pensais point, vieille et pauvre cervelle...

*Un temps.*

Ce marin a raison, inclinons-nous, Messieurs.

TRÉMINTIN, *à Magloire Bisson.*

Merci.

*Un temps.*

Mon officier nous verrons d'autres cieux  
Que ceux qu'on voit, par tranche, au haut des murs de bri-  
ques ;

Et nous fuirons bien loin de ces rouges fabriques,  
Où s'agitent les gens ainsi que des démons.  
Et nous chevaucherons la mer que nous aimons...  
Et même vous pourrez, de quart sur la dunette,  
Trémintin à la barre, penser à votre Annette...  
... Moi, la mer... vous, l'amour... moments délicieux...  
Vous pourrez au retour vous mirer dans ses yeux...

*Et dans un beau geste final.*

Et puis avec cela nous servirons la France !

*Un temps.*

H. BISSON.

Trémintin, ton idée est une... délivrance.  
Je sentais mes esprits ballottés en tous sens...  
Pour arrêter leur dérive, donc je consens,  
Afin que mon devoir, ni mon cœur ne chavire,  
Mon père, à commander un paisible navire.

*S'adressant à Trémintin.*

Je quitte, Trémintin, les bateaux de l'État,  
Mais non en déserteur et comme un apostat.  
Et si je rends au Roi, mes deux galons d'enseigne,  
Je ne veux pas sur moi que le terrien déteigne.  
Courant les Océans demain ainsi qu'hier,  
Je défendrai le pavillon dont je suis fier !  
Et regardant monter les étoiles nouvelles,  
An sein des cieux austraux et par des nuits plus belles ;  
Ou bien voyant mourir le soleil boréal  
Je veux sentir mon cœur monter vers l'idéal... !  
Ou rêver au pays sous l'œil de la Grande Ourse !

TRÉMINTIN, sur le devant de la scène.

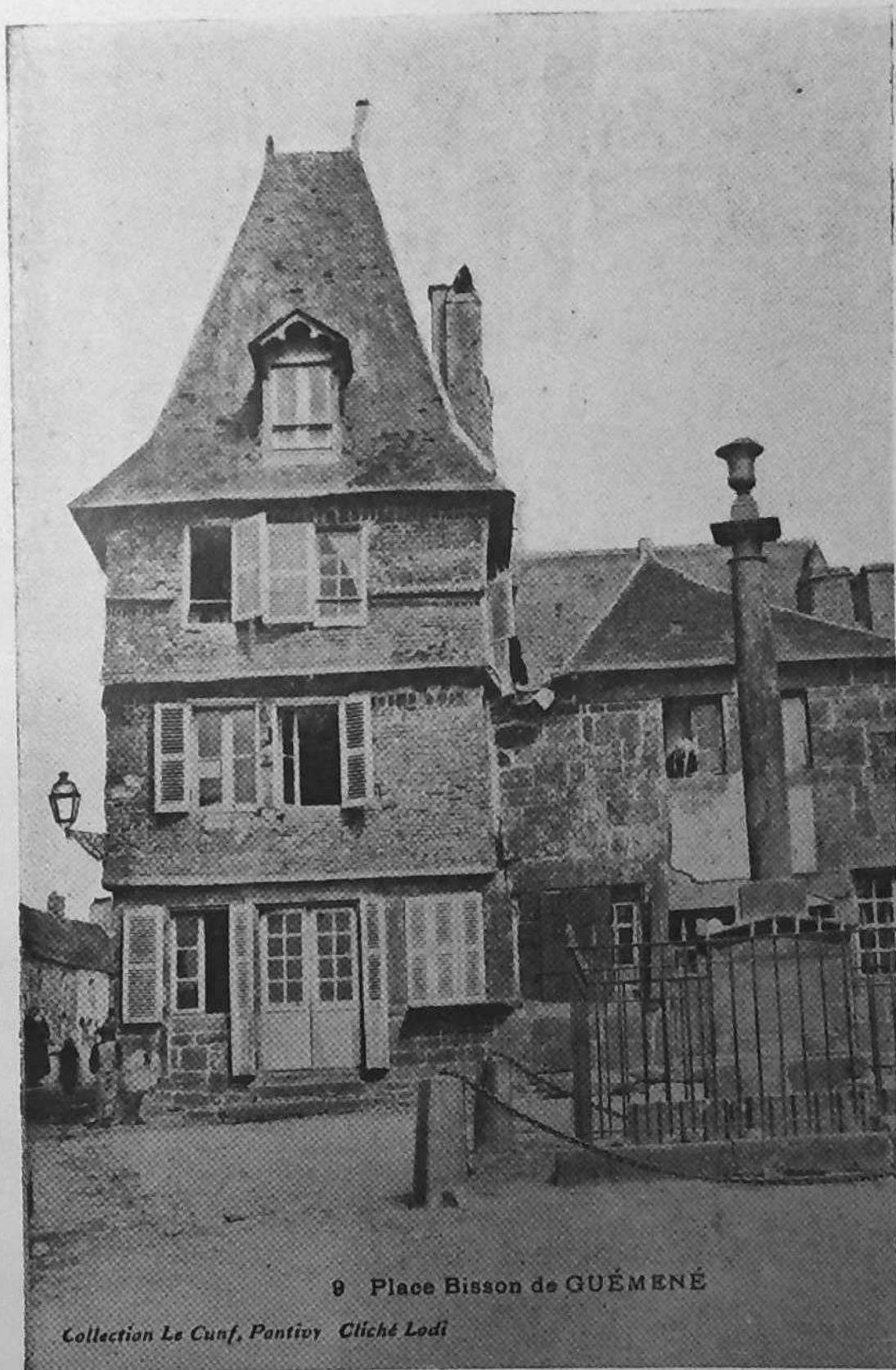
Et des fois pourchasser les Anglais à la course.

*Comme au premier acte, chœur de jeunes Guémenaises  
et Guémenois.*

RIDEAU

FIN DU II<sup>e</sup> ACTE.





9 Place Bisson de GUÉMÉNÉ

*Collection Le Cunf, Pantivy Cliché Lodi*



## ACTE III

Même décor qu'au premier acte. Seulement la grande baie vitrée du fond est largement ouverte : on voit la rue, dont la perspective se dessine et va se perdre au loin...

### SCÈNE I

TRÉMINTIN, PRESNEL, puis PIERRE DUCHÉLAS. — *Au lever du rideau Presnel met de l'ordre aux panoplies suspendues aux murs de la salle. Il en détache un fusil, et en vérifie les batteries. Puis, s'approchant d'une petite table, se met à le charger, par le canon, à coups répétés, armé de sa baguette. Sur la table, poire à poudre, sac de plomb, bourres. — Trémintin lui, arrive avec une gaule de pêche que lui a dénichée H. Presnel. Il emboute les brins pour se rendre compte de sa solidité. Puis, après essai, les retire de leurs bagues de cuivre et en fait un petit faisceau lié par une cordelette.*

PRESNEL, *tendant à Trémintin une gaule de pêche qu'il vient de trouver dans un coin.*

Je crois qu'avec cela tu feras bonne pêche.

TRÉMINTIN, *s'apprêtant aussitôt à la démonter.*

A moins que toutefois le poisson m'en empêche.

PRESNEL, *se retournant.*

Comment ?

TRÉMINTIN.

En s'abstenant de goûter mon appas  
Si, ni truites, ni gros saumons, ton Scorff n'a pas.

PRESNEL.

Tu fais à notre Scorff des injures gratuites,  
Car il foisonne, ami, de saumons et de truites,  
Sans compter les brochets et dards, menu fretin  
Bien plus que n'en prendra le pêcheur Trémintin.

TRÉMINTIN.

Je verrai ce qu'au ventre elle a, votre rivière.

PRESNEL, *se redressant à ce dernier mot.*

C'est un fleuve, le Scorff, et la ville en est fière.

TRÉMINTIN.

Fleuve ou rivière? à moi, peu m'importe à la fin;  
Et je vais aller voir si... tes saumons ont faim,

PRESNEL, *après un coup d'œil sur le temps par la porte.*

Ils auront cette faim qui conduit au martyre.

TRÉMINTIN, *songeur.*

La femme aussi, par ses appas, au piège attire,  
L'homme qui s'en allait, heureux par son chemin...

PRESNEL.

Très heureux, lorsqu'il est ce piège... en parchemin :  
Tel ce charmant piège où notre enseigne s'engage.

TRÉMINTIN.

Je me ferais bien plus au roulis, au tangage,

Qu'aux caprices changeants de ces cœurs féminins :  
Et je trouve ceux-là, près ceux-ci bien bénins...

*Un temps.*

Mais entre nous, comment est-elle sa chère Anne,  
Maniérée et mignarde? ou belle, franche et crâne?

PRESNEL.

Je ne suis pas pour la beauté, grand connaisseur :  
Mais, je ne plains pas trop son maître et possesseur...  
Réservée à la fois, et crâne en ses manières,  
Lorsqu'elle et nous forçons les loups dans leur tanière.

TRÉMINTIN.

Hum!

## SCÈNE II

*En ce moment arrive sur la scène en costume de chasse comme au premier acte, PIERRE DUCHÉLAS, qui a entendu les dernières paroles de Presnel.*

P. DUCHÉLAS.

Hé, que faites-vous, voyons, mes deux amis?  
Ce n'est pas en jasant que l'on prend un salmis...  
Annette est belle et brave... et Presnel énumère  
Très bien ses qualités; mais Carnot et Brumaire  
Sont superbes aussi, ces deux bons chiens couchants,  
Lorsqu'ils fouillent les bois ou qu'ils battent les champs,  
Arrêtant la perdrix ou levant la bécasse...  
Aussi, laissons ces propos d'amour pour la chasse.

L'amour, amis, nous en recauserons... après...  
Mais Presnel, les fusils et les chiens sont-ils prêts?

PRESNEL.

Au fusil je donne un dernier coup de baguette.  
Dans un coin de la cour, bien sûr, Carnot nous guette...

P. DUCHÉLAS.

Tu n'as rien oublié, poire à poudre, ni plombs,  
Ni bourres?

PRESNEL.

Rien, Monsieur.

P. DUCHÉLAS.

Emmi les chaumes blonds,  
Les fougères d'or fin, émaillant la campagne,  
Emmi l'ajonc aussi qui partout l'accompagne,  
Et parmi les sicots pourpres de sarrasin,  
Pendant que tous les trois, oncle, père et cousin,  
Là-bas à Kernevez, font la démarche ultime,  
Venez donc avec nous, vieux chasseur maritime?

PRESNEL.

Veux-tu que je te cherche, ami, quelque mousquet?

TRÉMINTIN.

Voir Trémintin chasser, ce serait le bouquet...

*A Pierre Duchélas.*

Non, merci,

*A Presnel.*

Non, merci... Surtout sur terre ferme,

Mais, tous vos paysans riraient de ferme en ferme.

*Il rit.*

Moi qui ne sus tenir que ligne ou bien harpon...  
Non!... je vais essayer celle-ci près du pont...  
Puis, pour moi votre Scorff est un peu l'onde amère,  
Au revoir, gais chasseurs!

*Il sort par la rue et croise en sortant Le Pontois qui est arrivé à la hauteur de la baie vitrée.*

P. DUCHÉLAS.

Appelle donc Brumaire,  
Presnel, et siffle aussi Carnot pour le départ.  
Nous prenons pour sortir le chemin du rempart.

PRESNEL, par une porte des côtés.

Tê!... Brumaire! Carnot!!!...

### SCÈNE III

LES MÊMES, moins TRÉMINTIN. LE PONTOIS, *Aux dernières paroles de Presnel appelant ses chiens, se profile par l'ouverture de la baie, la grande silhouette de Le Pontois. La grosse moustache au vent, le collet de sa redingote haut monté; il renifle l'air et se met comme en arrêt à la vue de l'officier aux gardes qui s'apprête à la chasse.*

LE PONTOIS, *mélodramatique.*

Sans duché, ni prairie,  
Carnot est mort, Messieurs, hors France, sa patrie!  
Qu'il voulut grande et libre: Adonc! bon pour l'exil!...

PRESNEL, *en passant son fusil à P. Duchélas.*

Le voilà bien chargé, Monsieur, votre fusil...

P. DUCHÉLAS, *répondant à Le Pontois.*

Le Carnot en question? Mais c'est un chien de chasse...

LE PONTOIS.

Mais, c'est cela, Monsieur, surtout, qui me tracasse!  
Comment osâtes-vous, à votre affreux monaut,  
Donner le nom illustre et flambant de Carnot?  
Nom qui, pour nous, jadis fut comme un sortilège,  
Et je frémiss, Monsieur, de votre sacrilège.

P. DUCHÉLAS.

Mais, Monsieur, il me semble?... .

LE PONTOIS.

Il vous semble donc quoi?

PRESNEL, *intervenant.*

Que vous devez, Monsieur, toujours vous tenir coi  
Sur les mots, sacrilège et Carnot! Car, en somme,  
Il fut loin d'être un saint, votre illustre Grand homme,  
Ainsi que ses amis, les Marats, les Dantons,  
Qui voulaient chasser Dieu du cœur de nos cantons;  
Mais, près de ses autels, nous montions bonne garde  
Pour éloigner tous leurs bandits, à mine hagarde,  
Et, je ne cache pas, que, sans aucun remords,  
Plus d'un d'eux de ma main, mourut de male mort.

LE PONTOIS.

Vous fûtes, m'a-t on dit, un chouan frénétique —

Avec raison ou non? — Ça, c'est la politique.  
Vous fûtes grand quand même; et, quand aux Autrichiens,  
A l'appel de ces noms, que vous donnez aux chiens,  
On taillait la croupière, ou prenait la Hollande,  
Nous pensions bien parfois aux géants de la lande,  
Et que des gâs, tels vous, sous l'ordre des Carnots,  
Nous auraient bien aidés, lorsque sur les canaux  
Glacés, nous marchions et sans bas et... sans culottes,  
A surprendre d'assaut les hollandaises flottes!

PRESNEL.

Pendant que vous preniez... des flottes... sans souliers,  
Nous allâmes, cinq cents, suivis de trois rouliers,  
— Puisque nous n'avions plus ni poudre ni bourdaine, —  
Tenter au pont de buis une attaque soudaine...  
Nous étions commandés par Monsieur Duchélas,  
*A P. Duchélas.*

Votre père. — On parvint, sans parler, jamais las,  
Sinon au port de Brest; du moins dans ses banlieues,  
Ayant fait, sans arrêt, je crois, soixante lieues,  
Au travers d'un pays pour nous plein de périls...  
Du précieux butin, on vous prit huit barils,  
Qu'on mit sur chariot... Au moyen de civière,  
Nous jetâmes, sans bruit, le reste à la rivière...  
Les bleus surent la chose avec étonnement.

LE PONTOIS, *vivement.*

Mais que faisaient-ils donc, dans leur cantonnement?

P. DUCHÉLAS.

Ils devaient, sans nul doute, au moins faire ripaille?

LE PONTOIS, terrible et dévisageant de haut en bas  
Pierre Duchélas.

Ne raillez pas, soldat... de carton ou de paille!..

*Sous cette insulte, Duchélas bondit et va pour se jeter sur Le Pontois. Presnel s'interpose entre les deux antagonistes.*

— Un temps. —

En ces épiques temps, j'aurais voulu vous voir.  
Au moins, lui, Presnel, fit ce qu'il crut son devoir.  
Si l'on ne servit point, tous deux, les mêmes Frances,  
Dans nos camps, l'on souffrit de pareilles souffrances :  
L'on mettait l'un et l'autre au ceinturon des crans...  
Mais aussi, tous les deux, je crois, nous fûmes grands !  
Nous exposions aux coups, sans crainte, nos carcasses,  
Quand vous, les coups, vous les gardez pour les bécasses !

P. DUCHÉLAS.

De donner des leçons qui vous donne le droit ?

LE PONTOIS.

Je le prends.

P. DUCHÉLAS.

Et pourquoi donc ?

LE PONTOIS, mélodramatique.

Service du roi!...

Car malheur de malheur ! Je voudrais qu'il sévisse,  
Et, qu'il vous fasse à tous faire votre service...  
Et je comprends que vous trouviez bonasse et bon  
Votre « roi-chevalier » Charles X de Bourbon.

P. DUCHÉLAS.

Vous insultez le roi ?

LE PONTOIS.

Quel roi ? Le roi de l'âtre  
Qu'il garde ? — Et cependant, on chasse ou bien folâtre,  
Capturant la perdrix ou ravageant un cœur,  
Très fier de sa conquête, en superbe vainqueur !

*P. DUCHÉLAS, blême sous l'ironie, s'avançant sur Le Pontois.*

Et c'est à moi... ?

LE PONTOIS.

Mais oui...

*Un temps.*

Beau porteur d'aiguillette,  
Au lieu de vous parer ainsi qu'une fillette,  
De chasser le lapin dans le vert fénugrec...  
Allez donc guerroyer parmi le peuple grec,  
Qui, seul, tout là-bas, meurt pour son indépendance !...  
Mais il faudrait quitter la cour, plaisir et danse  
Et tous ces vains hochets que vous portez au dos...

*S'exaltant.*

Oui ! Lutte, mourez seuls, vainqueurs de Ténédos !  
Batzaris, Miaulis, Canaris, au beau geste !...  
L'héroïsme, à nos jours, est un plat indigeste,  
Dans lequel ne mord pas avec empressement  
Le chef qui caracole au front du régiment !

P. DUCHÉLAS, hors de lui.

Monsieur, vous déversez l'injure avec l'outrage ?

LE PONTOIS.

De vous voir là, tous inactifs, Monsieur, je rage.



Je rage en mes rancœurs de demi-soldier,  
Qui ronge ici son frein, frein de congédié  
Que je mâche, et qui fait parfois que je me cabre,  
Et sans démangeaison de l'essayer... mon sabre...

*Il fait comme le geste de dégainer, mais sa main ne rencontre que son gourdin.*

*Avec dépit.*

Mais je ne trouve, hélas ! que ce simple bâton...  
Puissé-je en secourir les enfants de Platon,  
Et les fils valeureux d'Aristide et Socrate,  
Qui luttent, sans espoir, contre cet Autocrate,  
Ce despote cruel qu'on nomme le Sultan...  
Mais où sont-ils mes bras et mes jambes d'antan... ?  
Il s'en est trop servi notre grand Bonaparte !  
Il est donc impossible aujourd'hui que je parte...  
Je sens la honte, hélas ! qu'au front nous subirons  
En laissant, nous, Français, cette gloire aux... Byrons<sup>1</sup>.  
Qui dorment en héros aux lointains promontoires : —  
Quand on vous contera cela dans les histoires !

*P. Duchélas et H. Presnel se regardent. Ils esquissent des gestes de dénégation, Le Pontois continue.*

Nuls Français ? — Je me trompe. Oui ! pour leur bon renom,  
Le colonel Fabvier partit, le compagnon  
Vaillant et généreux et le bon camarade  
D'autrefois. — Ce soldat qui n'aime point la rade  
Sûre, oisive, ni la tranquillité du port,  
Donc s'embarque, un beau jour, sur le premier transport  
Que mon grognard trouve en partance sur la Grèce...

1. Byron, célèbre poète anglais qui soutint la cause de l'Indépendance grecque, pour laquelle il combattit et mourut.

Et « l'Aigle », ce jour-là, dut frémir d'allégresse,  
Lui, qui dort impuissant au creux de son rocher,  
De sentir qu'un de nous s'en allait décrocher,  
Aux officiers royaux trop veules ou trop calmes,  
Auprès des héros grecs, de glorieuses palmes...

P. DUCHÉLAS.

Vous abusez du nom d'hôte de la maison,  
Monsieur ; il me faut donc vous demander raison  
De votre folle insulte et votre impertinence,  
Et de tout... dont vous ne faites guère abstinence.

LE PONTOIS.

Si je manque aux devoirs de l'hospitalité,  
Vous servant de mots durs cette totalité,  
C'est que mon cœur se crispe et mon esprit s'ulcère  
*Terrible.*

Et que ce geste alors... me devient nécessaire.

*Le Pontois va pour souffleter Duchélas. Presnel s'interpose à nouveau.*

PRESNEL.

Voyons ! Messieurs !

P. DUCHÉLAS, répondant au geste de Le Pontois.

Soit !

LE PONTOIS.

Bien. A l'ombre du Donjon,  
Dans les douves, où pousse, herbe folle, le jonc ?  
Sous un saule, à côté d'une source d'eau vive  
Nous serons à notre aise et loin de tout « qui vive »  
Pour croiser dignement et sûrement le fer.

PRESNEL.

Et vous expédier l'un ou l'autre en enfer ?...  
 Nous ne sommes plus, Messieurs, en guerre civile.  
 Vous aller sans raison amenter cette ville,  
 En croisant vos deux fers, tout près, sous les créneaux :  
 Et pourquoi? — pour des riens, deux fous, pour  
*Méprisant.*  
 ...des Carnots !

LE PONTOIS, rugit.

Tu nommes ça des riens, misère de misère !  
 Carnot, le grand Carnot, l'illustre commissaire !  
 Ainsi que les héros d'Athènes et de Corfou !  
 — Mais c'est toi, vieux Presnel, le fanatique et fou...  
*En ce moment arrivent sur la scène le colonel Duchélas,  
 Magloire Bisson et H. Bisson.*

## SCÈNE IV

LE COLONEL DUCHÉLAS, MAGLOIRE BISSON, H. BISSON,  
 LE PONTOIS, P. DUCHÉLAS, PRESNEL.

LE COLONEL DUCHÉLAS, s'adressant à Le Pontois.

Et pourquoi, cher ami, ces mots? cette colère?  
*A son fils et à Presnel.*  
 Et vous? — Vous savez que chez moi point ne tolère  
 Ces regards courroucés et ces brusques façons?

P. DUCHÉLAS, montrant Le Pontois.

Mon père, devant lui, trop nous nous effaçons

Depuis qu'il est chez nous : et vraiment quoi qu'on fasse  
 Il n'a que son injure à jeter à la face  
 De tous, à moi surtout, partout, à tout propos.

LE PONTOIS, agressif et insolent.

Aussi décidons-nous de nous trouver les peaux...  
 Du moins, si c'est possible, à l'ombre des murailles  
 Du castel...

*Il montre les vieux murs.*

MAGLOIRE BISSON.

... Ça voyons, Annibal, tu dérailles;  
 Sans doute encore un vieux dada qui s'emballait?  
 Sur tout cela donnons un grand coup... de balai.

LE PONTOIS, dans un geste de dénégation.

Cela, c'est bientôt dit. — Mais sais-tu bien, Magloire?

MAGLOIRE BISSON.

Nous savons que tu peux... revendre de la gloire,  
 Puisque, grognard, tes gibernes, tu les bourras  
 De glorieux butin, mélangé de hurrahs.  
 Donc, que mets-tu de plus en cette confrérie,  
 En t'alignant avec lui, seul, sur la prairie?

LE PONTOIS, s'adressant à M. Bisson.

Mais, Magloire?...

LE COLONEL DUCHÉLAS.

Monseigneur Le Pontois, je me...

LE PONTOIS, même jeu.

Mais?...

LE COLONEL DUCHÉLAS, montrant M. Bisson.

Oui, je sais, c'est à lui... si donc je me permets  
 De vous interrompre et, de prendre... sa parole,  
 C'est que moi, j'ai vécu, tout comme vous, un rôle,  
 Pendant ces temps passés, épiques et confus,  
 Où pour nos lits, le soir, nous avions les affûts  
 Des canons ennemis que nous prenions la veille :  
 Mais je n'ai pas trouvé ces temps une merveille.  
 Car, quand nous pourchassions les bleus dans nos taillis,  
 Leur sang faisait saigner mon cœur pour mon Pays;  
 Et je pleurais parfois de combattre mes frères.  
 Ces temps, je les trouvai, ami, trop funéraires.  
 Il ne faudrait donc pas qu'ils soient recommencés,  
 Pour des mots de travers et propos insensés;  
 Et, que pour une sottise et futile querelle  
*Se tournant du côté du vieux castel.*  
 L'on aille se couper le cou, sous la tourelle.

LE PONTOIS.

Mais?...

H. BISSON.

Vous n'iriez pas, non, pour un moment d'humeur,  
 — Mon oncle, toi cousin, vous faire une tumeur  
 Par où pourrait hélas! s'échapper une vie  
 Quand à ma joie, à mon bonheur je vous convie.  
 Vous choisissez ce jour pour vous battre, indûment,  
 Puisque je suis heureux, heureux éperdument



Du parfum du baiser rose des fiançailles,  
 Qu'au cœur j'emporte... Aussi cessez vos représailles,  
 Cher oncle, au souvenir de tous les fous baisers  
 Tombés des frais balcons sur la bouche. Apaisez  
 Vos colères. Plutôt, rentrez-les dans leurs gaines  
 Pour chanter avec moi d'amoureuses rengaines.  
 Et puisque, au port d'amour, j'accoste sans écueil,  
 N'allez pas, à mes yeux, ouvrir un noir cercueil.

LE PONTOIS.

Aux souvenirs d'amour, qu'Hippolyte m'effleure,  
 Je sens tout l'autrefois me venir et j'en pleure.

*Il laisse couler une larme.*

*A H. Bisson.*

Et grand merci pour toi, qui me les évoquas. —

*A P. Duchélas.*

Vous, Monsieur, de mes mots... ne faites aucun cas...  
 Jetez-les, voulez-vous ? par-dessus vos murailles. —  
 Je ne sens plus nul goût à percer vos entrailles.  
 Votre main ?

*Le Pontois et P. Duchélas se serrent la main.*

## SCÈNE V

LES MÊMES, plus AUGUSTE DUCHÉLAS qui entre,  
*un pli administratif à la main.*

LE COLONEL DUCHÉLAS.

Je vous dis, mon cher hôte, merci.  
 Cette main de soldat, je veux serrer aussi :  
 Comme vous, son maître, elle est prompte mais sincère.

A. DUCHÉLAS *qui est entré aux dernières paroles de Le Pontois.*  
 Permettez, qu'à mon tour, Monsieur, je vous la serre.

MAGLOIRE BISSON.

Vous allez voir, du fond de ses sourcils épais  
 Se glisser un gros pleur pour signer cette paix  
*En ce moment Le Pontois passe le revers de sa manche sur ses yeux.*

Et perler une étoile aux poils durs de sa poigne ?

LE PONTOIS, *attendri.*

Quand il parle d'amour, vois-tu, ton fils m'empoigne.  
 Je me mets à pleurer ainsi qu'un petit veau ;  
 Et mon automne alors me semble un renouveau.  
 Tout l'Autrefois rêvé dans mon vieux cœur s'agite,  
 Ce vieux cœur où l'amour n'a jamais trouvé gîte :  
 Et tout, tout dont je fus sevré, dans un galop  
 Me revient, et ce cœur sonne tel un grelot  
 En lointaine musique infiniment très tendre...  
 Et la charge d'amour je m'arrête à l'entendre  
 En mon cœur qui tressaille en délicieux bond :  
 Et j'en suis tout charmé, moi, le vieux vagabond.

MAGLOIRE BISSON, *gouailleur.*

Et voilà, mon Pontois, sa colère abolie,  
 Qui verse dans l'idylle et la mélancolie.

LE PONTOIS, *encore plus attendri.*

Si je suis triste et tendre, en ce moment, Messieurs,  
 Si vous voyez des pleurs qui me perlent aux yeux,  
 Si mon vieux cœur bondit et me bat la chamade,

Si l'Autrefois revit en moi soldat nomade,  
 Cet Autrefois, Messieurs, de ces instants d'arrêt  
 Que je vous racontais hier dans un regret,  
 C'est que son jeune amour me charme et me pénètre...

H. BISSON.

Mon cœur s'ouvre à l'amour, comme au jour la fenêtre,  
 Quand de vos souvenirs le rappel vous battez,  
 Mon oncle, et je sens qu'il s'inonde...

LE PONTOIS, *l'interrompant.*

Aussi hâtez,  
 Amis, de consacrer leur nuptiale étreinte ;  
 Sans retard faites-les s'entr'aimer sans contrainte.  
 Croyez-en Le Pontois, amoureux décrépi,  
 Sait-on jamais... ?

A. DUCHÉLAS.

C'est ça : leurs noces sans répit,  
*Montrant Le Pontois et son frère P. Duchélas.*  
 Puisque sur ton amour leur paix enfin l'on signe.

P. DUCHÉLAS.

Bien sûr !

LE PONTOIS.

Oui !

MAGLOIRE BISSON.

Je veux bien.

A. DUCHÉLAS.

O l'heureuse consigne

Qu'Hippolyte, de nous, tu reçois aujourd'hui :  
Un cœur contre le tien, liesse et joyeux déduit!  
Puis ta fuite en les bois dans ta verte cachette...  
Mais la mienne ? à mon tour que je la décachette!

*Il lit.*

Charles, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à tous présents et à venir salut :

De concert avec nos bien-aimés cousins, leurs Majestés le roi d'Angleterre et le Tzar de toutes les Russies, et après avoir pris conseil de leurs excellences, nos dévoués ministres, nous avons décidé de mettre un terme aux vexations et humiliations que le Sultan Mahmoud de Turquie fait subir au vaillant peuple Grec, et aux héroïques défenseurs de son indépendance; et pour ce, avons désigné l'amiral de Rigny pour commander celle de nos escadres qui se joindra à celles de nos illustres cousins et alliés, en vue de cette intervention.

MAGLOIRE BISSON.

Enfin, mon cher grognard, tu vas être content ?

LE PONTOIS.

Ils se mettent à trois pour battre ce Sultan,  
Quand Lui! notre Empereur! Napoléon! le Corse!!!  
Comme vous l'appellez, à lui seul...

MAGLOIRE BISSON.

*Ça se corse...*

Et je vois Le Pontois qui s'emballe aux clairons  
Comme les vieux chevaux d'armes. Nous le verrons

Hennissant et superbe au galop de la charge  
Sur les vaisseaux du Roi, demain, prendre le large...

LE PONTOIS.

Aux bruits de guerre, Magloire, mon vieux sang bout,  
Et je sens, tous les « Vieux de la Vieille » debout,  
Pour répondre « présents », très fringants d'allégresse,  
A l'appel que leur fait l'agonisante Grèce  
Qui gémit sous le fer de ces lâches bourreaux...  
Nos sabres d'Autrefois sortent seuls des fourreaux  
Et bondissent déjà sur la mer écumeuse,  
Ces sabres d'Italie et ceux de Sambre-et-Meuse!  
Et pendant que monsieur Duchélas nous parlait,  
Dans un des ciels de gloire évoqué par Charlet,  
J'entendis claironner, gais bémols, fiers dièzes,  
Tout un envol échevelé de Marseillaises...!

H. BISSON.

Bien, mon oncle ! car si la garde murmura  
Parfois, un mot de ses grands chefs Lanne ou Murat,  
Un regard d'Empereur, un geste bref du Corse,  
De vieux frissons de gloire éveillés sous l'écorce  
Que tannèrent la pluie et le soleil partout,  
Et nos grognards mettaient le cap sur n'importe où !  
Et vous alliez...

*S'exaltant.*

Vous alliez faire de l'histoire  
Pour nous, les écoliers penchés sur l'écritoire,  
Où, lors, nous traduisions César ou Xénophon.  
Mais notre esprit plongé dans un rêve profond

Et l'oreille aux aguets derrière nos pupitres,  
 Nous ouïons vos canons nous dicter des chapitres,  
 Où s'inscrivait la gloire à grands coups de boulet...  
 Sans cesse, sur nos fronts cette Gloire roulait  
 Cueillie, au loin, par vous sous toutes latitudes  
 Dans le silence lourd de nos salles d'études.

LE PONTOIS.

Et ces grognards ? Vous rêviez tous faire comme eux ?

H. BISSON.

*Au cours de ses tirades l'exaltation de Bisson suit un crescendo en rapport avec les sentiments qu'il exprime.*

Certe oui, nous connaissions tous, tous vos chefs fameux :  
 Lasalle, Oudinot, Soult, Augereau, Desaix, Clarke ;  
 Vos maréchaux aux grands gestes à la Plutarque :  
 Le Febvre, Macdonald, Ney, Berthier, Masséna :  
 Vos victoires : Wagram, Austerlitz, Iéna,  
 Où la garde au repos et piaffe et caracole :  
 Et tous vos fiers exploits : Lodi, Jemmappe, Arcole,  
 Marengo, Rivoli, Thann, Essling, Friedland :  
 Et nous trouvions le cours de nos études lent,  
 Et qu'il était oiseux d'expliquer Hérodote  
 Pour être des Davoust, Murat ou Bernadotte...

LE COLONEL DUCHÉLAS.

Songéas-tu si la France avait raison ou tort ?

H. BISSON.

Nous n'avions qu'un désir : suivre l'Imperator...  
 Courir à la Victoire aux ailes palpitantes,

Et chaque soir, dormir avec lui sous les tentes...  
 Nous trouvions bien mesquins alors nos petits lits,  
 A côté des affûts immortels d'Austerlitz,  
 Que drapaient la capote ou les riches pelisses.  
 Nous relisions ses bulletins avec délices :  
 Dans nos rêves hantés par leurs mâles échos  
 Nous voyions défilier des casques, des schakos,  
 Des schapskas, des turbans, des plumets, des crinières,  
 Des superbes lanciers, de sveltes cantinières ;  
 Des grognards renfrognés et des gentils tambours ;  
 Des dragons, des hussards couverts de brandebourgs ;  
 Des grands carabiniers et leurs jaunes cuirasses.  
 Un grouillement confus de peuples et de races ;  
 Un long chevauchement épique de héros :  
 Sous-lieutenants ridés, imberbes généraux ;  
 Des grands-ducs importants, des maréchaux espiègles ;  
 Et planant sur le tout les fiers frissons des aigles  
 Où le vent palpitait en chantant leurs exploits,  
 Et les pays divers qui subissaient les lois  
 De l'empereur pensif, la main dans sa capote,  
 Écoutant l'Océan, qui, libre, au loin clapote...

*Un temps.*

Et, le jour, j'y pensais en faisant mes versions.

LE PONTOIS.

Les frontières et monts, tous nous les renversions :  
 Apennins et Tyrols ; Alpes et Pyrénées.  
 Les foules nous suivaient en cohorte entraînées.  
 Tout nous cérait. Seul l'Océan restait Anglais,  
 Et chaque jour, en déferlant sur nos galets,  
 Son chant moqueur du matin clair au jour qui sombre,

Disait son impuissance au Maître, et rendait sombre  
Et pensif l'Empereur.

H. BISSON.

Nous le savions, parrain.  
Au lieu d'être soldat, je me fis donc marin.  
Élève du « Tourville » en l'an mil huit cent onze...  
Nous entendions toujours rouler la voix du bronze...  
Lorsque par des sabords nous allongions le cou,  
Nous l'entendions, rugir aux steppes de Moscou,  
Ou gronder frémissante au-dessus des coupoles.  
Nous, nous rêvions alors de croisières aux pôles,  
Sous la ligne de feu, dans les diverses mers,  
Pour effacer, par nos exploits, les plis amers  
Qui contractaient, là-bas, l'impénétrable masque  
De l'Aigle; et, bravant la tempête et la bourrasque  
Courir sus à l'Anglais; sur lui jeter le frein  
Que lui mirent jadis, Surcouf, Jean Bart, Suffren,  
Nos marins valeureux et nos hardis corsaires,  
Et l'amener vaincu, jusqu'au Maître, en nos serres;  
Ou bien si la victoire, insensible vraiment,  
Se refusât à nous sourire, obstinément  
Et nous énivrât point du bruit de ses fanfares,  
Nous comptions nous dresser, en la nuit, tels des phares,  
Et plutôt que faillir, mourir en bons Bretons;  
Mais... ne jamais aller moisir dans les pontons.

*A ces mots Trémintin entre une ligne à la main, un panier de pêche en sautoir.*

TRÉMINTIN.

Bravo! bravo! je retrouve enfin mon enseigne.

H. BISSON.

Peut-être, Trémintin. Car mon cœur français saigne  
De la gloire sombrée au loin dans les frimas,  
Que nous rêvâmes tous d'accrocher dans nos mâts :  
Le vieux Kremlin brûlant, la sublime retraite;  
Les États dévastés traversés d'une traite;  
Les trahisons; les défaites sans nuls combats;  
Napoléon le Grand, soucieux, le front bas,  
Piétinant dans la neige et souffrant sa souffrance.  
Puis, nos premiers revers; la campagne de France :  
Cette Europe, malgré son énorme attirail,  
Vaincue à Champaubert, Nangis et Montmirail;  
Bonaparte le Grand, vainqueur de la victoire,  
S'exilant, d'un seul trait, lui-même de l'histoire...  
Puis ce fut le retour, les Cent jours, Waterloo...

*Lentement.*

Tous nos rêves de gloire emportés à vau-l'eau...

*Un temps.*

Revinrent les Bourbons avec leurs airs tranquilles.  
Nos bateaux impatients trépignaient sur leurs quilles  
Pendant que discutaient Ultras et Libéraux,  
Ou que l'on fusillait vos braves généraux...  
Et nous pestions, depuis le grand chef jusqu'au mousse,  
Quand nous voyions sur ces quilles pousser la mousse...  
Après la mort de l'Aigle on espéra l'Aiglon...  
A moi, comme à beaucoup cet espoir semblait long;  
C'est pour cela qu'hier, sans espoir, l'âme lasse  
Et le cœur pris par cet amour qui fort l'enlace,  
Au Roi j'ai renvoyé mes brevets et galons,  
Pour vivre avec l'aimée au sein de nos vallons,



Loin des Grands, des honneurs et des humeurs jalouses...

*Un autre temps très court.*

A peine ai-je quitté la mer pour nos pelouses,  
Nos champs, nos bois...

MAGLOIRE BISSON.

Et, j'espère, aussi mes comptoirs ?

H. BISSON, *s'exaltant et comme se grisant de ses propres paroles.*

... Que se lèvent les jours rêvés dans nos dortoirs;  
Que la gloire entrevue à quinze ans, dans nos rêves,  
Nous chante sa fanfare aux helléniques grèves;  
Qu'un peuple en gémissant appelle des sauveurs  
Et que je sens renaître aujourd'hui mes ferveurs  
Jeunes, que je croyais à jamais étouffées,  
Et qui montent du cœur aux lèvres par bouffées,

*Mettant la main sur son cœur.*

Et ces ferveurs que je cachais, dans leur prison,  
Montent, montent, pour me clamér ma trahison.  
Tout, tout, tout l'Autrefois me jette l'anathème...  
Et toi, ma fiancée, oui, sans doute je t'aime!  
Bien sûr, je t'ai promis ma vie avec mon cœur.  
Mais, bien aimée, entends-tu pas pleurer le cœur  
Si lugubre, angoissé de ces sublimes femmes,  
Se jetant au torrent pour fuir les Tarcs infâmes,  
Et sautant au linceul pour sauver leur honneur ?  
Alors ! puis-je songer, amie, à mon bonheur ?  
Et d'unir nos amours, chère Anne, est-ce bien l'heure ?  
Quand tout un peuple en deuil souffre, languit et pleure...

Canaris ! Canaris ! prodigieux héros !  
Toi qui fis flamboyer comme des braséros  
Des flottes et des mers ! tout mon être trépide  
Aux feux d'Apothéose où tu luis, intrépide ! !

TRÉMINTIN, *à part.*

Voilà que sombre en lui, l'amoureux qui rêvait.

*Puis enthousiasmé et se mettant au diapason de H. Bisson,*

Mon enseigne, oui ! partons !

H. BISSON, *son exaltation tombée avec angoisse.*

Partir ? — Et mon brevet

Que je te fis renvoyer hier par dépêche ?

TRÉMINTIN.

Je le mis simplement dans mon panier de pêche,

*Il cherche.*

*Le présentant.*

Et le voilà.

H. BISSON, *en serrant la main de Trémintin et prenant le pli.*

Merci, cher Trémintin.

*S'exaltant à nouveau.*

Allons...

P. DUCHÉLAS, *dans un beau mouvement.*

Je m'en vais avec vous !

1. Un des grands héros de la Guerre d'indépendance grecque, accosta en pleine rade avec son brûlot, le vaisseau amiral turc et anéantit la flotte ennemie.

H. BISSON, tenant P. Duchélas par la main.

... Loin de nos doux vallons,  
 [Loin de notre Tronscorff, enfoui dans le feuillage,  
 Loin de son Kernevez, le blanc et cher village,  
 Loin des lieux familiers, loin de toi, Guémené,  
 Où l'attrait du pays m'a toujours ramené,  
 Loin de tes vieux pavés, ton castel, ta montagne,  
 Ton donjon, ton beffroi, loin de notre Bretagne,  
 Où le granit est dur, mais où sont chauds les cœurs !  
 Où le Devoir s'exalte et non pas les rancœurs [...]<sup>1</sup>  
 Loin des amours rêvés, et loin des taillis fauves,  
 Allons sous d'autres cieux, pourchasser d'autres fauves !

*Chœur de Guéménais et de Guéménaises.*

RIDEAU

FIN DU III<sup>e</sup> ACTE

1. Le passage entre crochets peut être supprimé à la représentation.



## ACTE IV

### Épilogue-Apothéose.

La scène représente le pont du Brick grec « le Paganoti » capturé par les Français et que commande l'enseigne de vaisseau H. Bisson.

Ce pont porte les traces d'un sanglant combat : les mâts gisent, coupés par la caronade. Les voiles pendent lamentablement déchiquetées. Les vergues bringueballent. Les cordages s'effilochent lugubrement dans un ciel noir et funèbre, strié par les lueurs sinistres du combat.

Il est dix heures du soir.

Les cadavres de neuf Français, laissant entrer la mort par des plaies béantes, jonchent le pont. Autant, sinon plus, de corps de brigands gisent de ci de là, et attestent la violence de la lutte. Tous gardent en leurs mains, qui la hache d'abordage, le mousquet ou le coutelas.

Des râles appellent la mort. Des sons inarticulés sortent des gorges qui érucitent du sang noir.

Pendant tout l'acte, monteront de l'entrepont les hurrahs des Grecs qui se livrent au pillage du brick. Ils se sont arrêtés dans la cambuse et s'enivrent. Des chants sauvages sont clapis, entremêlés de cris de victoire et de menaces de mort.

### SCÈNE I

PIERRE DUCHÉLAS et DEUX MATELOTS FRANÇAIS.

*Ils sont tachés de sang, et noirs de poudre, mais leurs blessures sont sans gravité. P. Duchélas, un mousquet à son côté. Les mate-*

*lots ont leur hache à la main. Ils racontent les diverses phases du combat. Les deux matelots appuyés au bastingage contemplant la scène de carnage qu'offre le pont. P. Duchélas revient du gaillard d'arrière.*

PREMIER MATELOT.

Nous sommes débordés, vaincus par ces brigands.  
Et pourtant avec eux nous n'avons pris de gants,  
Ni nous,

*S'adressant à P. Duchélas.*

ni surtout vous.

DEUXIÈME MATELOT.

Oh ça non !

PIERRE DUCHÉLAS, *regardant ses mains.*

Des mitaines,

Seulement !

DEUXIÈME MATELOT.

Souvenir de ces croquemitaines.

P. DUCHÉLAS.

Sans doute, un souvenir ! mais souvenir amer !

PREMIER MATELOT.

Vous vous êtes battu, comme un vieux loup de mer,  
Vaillamment, simplement perdu dans la pénombre.

DEUXIÈME MATELOT.

Et si nous succombons ce n'est que sous le nombre,  
Étant quinze Français contre deux cents forbans.

PREMIER MATELOT.

Par grappes ils pendaient jusque dans les haubans.

DEUXIÈME MATELOT.

Qu'ils quittèrent bien vite à vos coups d'espingole :  
Car ils tombaient, tombaient, tels des fruits que l'on gaule,  
Et bientôt ne resta nulle pomme au verger.

P. DUCHÉLAS.

C'est qu'on avait la France et l'honneur à venger !

PREMIER MATELOT.

Vous fîtes branche nette à leur dernière antenne.

P. DUCHÉLAS.

Vous m'aidiez. — Mais qu'est devenu le capitaine ?  
Mon valeureux cousin, l'héroïque Bisson ?  
Je le vis, tout à l'heure, armé du seul tronçon  
De son sabre brisé pendant notre abordage,  
Résister seul, hautain, sur un tas de cordage,  
Superbe, l'œil en feu, son pistolet au poing,  
A plus de vingt forbans, mais, ne se rendre point...  
... Moi-même, à cet instant, m'assailaient les pirates.

DEUXIÈME MATELOT.

Le chef ne tomba point en leurs mains scélérates.  
Sur les pas des brigands il a quitté le pont.

PREMIER MATELOT.

Bisson, vaincu ! cela jamais, je vous répons,  
Surtout, jamais par ces bandits de polygames !

Sur toutes les mers ensemble nous bourlingâmes,  
 Vivant nos fiers exploits entre le ciel et l'eau,  
 Lui, tout jeune officier, et moi, vieux matelot,  
 A bord de nos « Daphnée », « Tourville » ou Magicienne » :  
 Et je vois quelle joie intense fut la sienne,  
 Quand d'un commandement il fut enfin loti,  
 Nommé par l'amiral, chef du Paganoti,  
 Qu'il y a quinze jours, nous prenions aux corsaires.

DEUXIÈME MATELOT.

Mais qui, vilain sabot, retombe entre leurs serres.

P. DUCHÉLAS.

La chance trop souvent est traître à la valeur :  
 Puis, sur ce bateau grec nous jouons de malheur.

PREMIER MATELOT.

Ah ! le maudit sabot !

DEUXIÈME MATELOT.

Maudit ! je le répète !

P. DUCHÉLAS.

Ce fut, les premiers jours, la fâcheuse tempête...

DEUXIÈME MATELOT.

Les gabiers eurent beau mettre aux vergues des ris,  
 Il nous fallut bientôt rechercher des abris ;  
 Et nous trouvant trop loin des côtes d'Italie,  
 Nous vîmes échouer aux bords de Stampalie.

PREMIER MATELOT.

Au sein de ce guêpier, qu'on nomme l'Archipel !

DEUXIÈME MATELOT.

Perdus sans espérance, et vaincus sans appel !

P. DUCHÉLAS.

Des appels se croisaient nombreux sous les platanes,  
 Mais c'étaient les bandits qui gagnaient leurs tartanes,  
 Reposant sur leur ancre, emmi le laurier-thym,  
 Appels rendant songeur le « second » Trémintin.

PREMIER MATELOT.

Notre pilote en vain tournait, tournait la barre  
 Du brick qui s'empalait. Mais sur cette gabare,  
 Deux cents flibustiers grecs, vomissant leurs hurrahs,  
 Couraient, voilure au vent, semblables à ces rats,  
 Qui de tout naufragé s'en vont dans le sillage.

DEUXIÈME MATELOT.

Sans doute, ils escomptaient un somptueux pillage.

PREMIER MATELOT.

Déjà nos pilleurs grecs arrondissaient leurs lots.

DEUXIÈME MATELOT.

Mais ils ne songeaient point aux treize matelots  
 Français qui valaient bien deux cents pilleurs d'épaves !

P. DUCHÉLAS.

La mer, comme à regret, se fend sous les étraves  
 Des pilleurs, et Bisson, avec son porte-voix,  
 Les hèle d'arrêter leur route, par trois fois...  
 De rebrousser chemin les Grecs n'ont nulle cure.

Alors, dans le silence et par la nuit obscure  
— Car pour le guet-apens la lune se voila, —  
De nos coups de mousquet le babord s'étoila...

DEUXIÈME MATELOT.

Et ce fut de beaux trous, je crois, dans leur voilure !..

P. DUCHÉLAS.

... Mais, sans un temps d'arrêt, marchant à toute allure,  
Les Grecs jettent sur nous une grêle de plomb,  
Puis après, leurs grappins...

DEUXIÈME MATELOT.

... Mais nous trouvent d'aplomb !

Car, au lieu de l'accueil de marchands riches, lâches,  
Les Grecs furent reçus par les saluts des haches,  
Qui, sanglantes, baises aux nuques les brigands...

PREMIER MATELOT.

Il en venait toujours. Et, sous leurs yatagans,  
Tombèrent neuf Français...

*Il les montre de la main.*

Râlant leur dernier râle,  
Ils mourront loin d'Arvor, sans terre sépulcrale !

P. DUCHÉLAS.

S'ils n'ont pas les cyprès, les buis, les romarins,  
Sans se savoir vaincus, ils meurent ces marins,  
S'enlinceulant de gloire en une mer lointaine... !  
Ils meurent... mais leur mort, à notre capitaine,  
Qui semblait la chercher, blessé, couvert de sang,

Eût paru belle en succombant un contre cent...  
Bisson, suivant les Grecs, descendit dans la soute,  
Aimant mieux mourir ou vaincre coûte que coûte !

## SCÈNE II

LES MÊMES, H. BISSON, TRÉMINTIN

*Aux derniers vers a surgi de la cale Bisson, les vêtements troués et noirs de poudre, portant une blessure saignante à la naissance de la cuisse. Il a perdu sa coiffure et tient à la main un tronçon d'épée. Il est suivi de Trémintin, également noir de poudre, une main armée d'un poignard, l'autre d'une hache d'abordage.*

H. BISSON.

Plutôt qu'être esclave ! oui ! cousin, vaut mieux mourir !  
*A ces mots P. Duchélas et les deux matelots se retournent et s'empresent autour de leur capitaine.*

P. DUCHÉLAS.

Mais tout n'est pas perdu. L'on peut nous secourir :  
La « Magicienne » doit croiser dans ces parages ?  
Les Grecs font bombance, et...

H. BISSON.

Je connais vos courages  
A tous, braves marins, Trémintin, Duchélas :  
Mais, en leur gaine entrez sabres et coutelas.  
*Ils font des gestes de dénégation.*  
Je suis chef. — Je le veux. — Cet ordre, je l'intime !

Il ne faut plus ici qu'une seule victime...

*Mouvements.*

N'allez pas, mes amis, en prendre trop d'émoi :  
Celui qui doit mourir, la victime : — c'est moi !  
Puisque je suis vaincu, vivant dans ma défaite... !  
Et tu ne fus pas, Trémintin, mauvais prophète,  
M'ayant juré d'exterminer ces éivrés,  
Si je mourais, tu dis : — « Enseigne, vous vivrez ! »  
Je vis... ! Mais, veux mourir d'une mort grandiose  
Ainsi que dans mon rêve, un soir d'apothéose,  
Un beau soir d'Austerlitz, d'Iéna, de Valmy !  
Car le vaincu mourant vaincra son ennemi !

P. DUCHÉLAS.

Si vous devez mourir, eh bien ! mourons ensemble.

TRÉMINTIN.

Oui ! restons et mourons !

LES MATELOTS.

Nous restons !

H. BISSON,

Il me semble

Qu'encore je suis seul, à commander à bord ?

*Un temps.*

Je dois compte au Pays, au Roi de votre sort.

*Autre temps.*

Pierre, marins, fuyant l'inutile carnage,  
Vous allez, tous les trois, gagner terre à la nage :  
Et quand, hors de danger, je pourrai tous vous voir,

Ici, sur mon bateau je ferai mon devoir.

*Les bras leur tombent anéantis. L'on dirait comme des épaves.*  
Et... partez sans verser d'amollissantes larmes,  
En soldats, en marins !

*Il leur étreint les mains.*

Adieu ! compagnons d'armes !

*Il les embrasse les uns après les autres.*

*P. Duchélas enjambe le bastingage suivi des deux matelots. Ils plongent, tous les trois, dans la nuit. L'on entend trois bruits sourds de corps qui tombent à la mer. Bisson s'en va vers le gaillard d'avant.*

### SCÈNE III

H. BISSON, TRÉMINTIN.

TRÉMINTIN.

Plongeant comme à regret, s'enfonçant dans le soir,  
En fuyards de la Gloire, ils quittent le bossoir...  
Ils vont, la vie au corps, mais une mort dans l'âme,  
Tristes, désespérés sous des baisers de lame,  
Qui tintent, obsesseurs, leur amer clapotis.  
Ils vont... portant le deuil de ce Paganoti...  
Et, pendant qu'ils s'en vont, par brasse, en les ténèbres,  
Ils disent en pleurant nos prières funèbres...  
La mer, à leurs sanglots, mêle les libéras  
De sa vague attristée...

*Montrant la cale d'où montent des hurlements fauves et joyeux.*

Et là ! rires, hurrahs

Chantent dans l'entrepont la rapine joyeuse...  
Et ces chants font pleurer la Verte Fossoyeuse...  
Ils chantent, mais bientôt...

H. BISSON, qui arrive à côté de Trémintin, une torche à la main,  
a entendu ses dernières paroles.

Pilote Trémintin,  
A notre tour, nous sonnerons pour le Lointain,  
Le glas de ces joyeux, un glas expiatoire,  
Immense et solennel, comme un glas de victoire!  
Et pour conduire en paix nos vainqueurs au tombeau,  
Seul porteur de leur deuil, j'ai trouvé ce flambeau!

TRÉMINTIN.

Vous me laisserez bien prendre part au cortège?

H. BISSON.

Non!

*Geste de Trémintin.*

Car contre toi-même, ami, je te protège!  
Tu te dois à la France! à ton vieux bourg natal!  
A ta famille! Pars! avant l'instant fatal.

TRÉMINTIN.

Pour moi, vous êtes tout, Pays, Famille, et France!  
Et vous quitter serait la plus grande souffrance!

*Un temps.*

Et que vous ai-je fait pour m'offrir ce renvoi?  
Serons-nous trop de deux au glorieux convoi  
Funébre des brigands? Je veux rester...

H. BISSON.

Demeure

Breton têtue, qui ne veux pas que seul je meure,  
Dans les gerbes de feu de leurs bateaux flambants,  
Qui seront nos cercueils et ceux de nos forbans.  
Demeure! Et mets ici les poudres et mitrilles!  
Demeure, ami, pour embellir leurs funérailles!...

TRÉMINTIN, tout en arrimant un baril de poudre auprès du  
tillac où sont les munitions.

De splendides pour eux... et pour nous apprêtons!

H. BISSON.

Et qui, las! feront date en nos vieux bourgs bretons!  
Dans quelques jours, on les dira de porte en porte,  
Avec les gais hymens qu'un vieux mendiant colporte...  
Le « Geste » fait par nous dans ces mers du Levant  
Encor s'élargira, raconté sous l'auvent  
Des vieux pignons pointus, et cette renommée  
*(La toile du fond s'éclaire et la vision commence.)*  
Ira briser là-bas le cœur de mon aimée,  
Qui, rose d'espérance, anxieuse d'effroi,  
Vient, chaque jour, m'attendre au pied du vieux beffroi...  
Il me semble la voir, cherchant au coin de rue,  
Le coche à déboucher, qu'un cheval trotte ou rue...

*A l'évocation de la fiancée de Bisson, le fond de la scène s'éclaire, la ligne des toits du vieux Guémené se dessine dans un lointain de rêve. La vieille cité apparaît avec ses maisons moyennageuses. C'est tout le décor du deuxième acte. Sur le fond de ce tableau se détache la silhouette d'Anne de Kernevé dans une lumière d'apothéose. A cette apparition Bisson devient extatique. Il s'extériorise. Il est là-bas! auprès de l'aimée! Son exaltation croît à l'approche du dénouement.*

\* \* \*

TRÉMINTIN.

Vous allez, mon enseigne, oublier le convoi !

H. BISSON.

Laisse-moi, Trémintin ; oui, mon bon ami, laisse,  
Un instant s'émouvoir mon humaine faiblesse !  
Avant que de mourir donne-nous un pourvoi...  
Anne de Kernevé, Guémené, je vous voi !  
Oh ! laisse-moi les voir, ami Trémintin, laisse !

\* \* \*

Vois ! vois ! L'aube rosit et s'allume là-bas !  
Vieille cité, donjon et petite colline  
S'entourent doucement de rougeur opaline...  
Insoucieux de guerre et de sanglants combats,  
Les enfants par la rue esquissent leurs ébats,  
Autour de mon Annette, inquiète, en capeline...

\* \* \*

Et par delà les mers, et par delà les monts,  
Mon cœur bondit, très vite au rêve qui l'enfièvre...  
Et je sens que ce cœur court au bord de sa lèvre  
Et lui verse en secret les mots que nous aimons !  
Les mots d'amour brûlant, ces chers petits démons,  
Qui font trembler le cœur quand le rêve l'enfièvre...

\* \* \*

TRÉMINTIN.

Les démons sont en bas, capitaine Bisson !

H. BISSON.

Pilote, en cet instant, je n'y suis pour personne...  
Et me laisse écouter mon cœur puisqu'il frissonne,  
Tendrement agité du magique frisson,  
Qui, chère Anne, te fait vibrer à l'unisson,  
Sous le beffroi natal, où le carillon sonne...

\* \* \*

Gai carillon d'espoir, où chante le bonheur !  
Voix d'amour m'arrivant ici de grève en grève !  
Doux appels du Pays, clamant de faire trêve  
A cette loi barbare, au vain bruit de l'Honneur...

TRÉMINTIN.

Les forbans, pour leur glas, réclament leur sonneur !

H. BISSON, *très loin. dans son rêve.*

... Pourquoi n'irais-je pas vers vous, avec mon Rêve ?

\* \* \*

TRÉMINTIN.

Je les entends monter...

H. BISSON.

... O voix ! je vous réponds !  
La mer, en sa caresse, elle-même m'invite...  
Oui ! mon amour, je vais... ! Trémintin, partons vite !  
Pour douce Arvor fuyons ce tragique Hellespont !

TRÉMINTIN.

Plus menaçants leurs cris sortent de l'entrepont !



H. BISSON, au comble de son exaltation.

... Plus pressante, sa voix vers Guémené m'invite !...

*L'on voit surgir sur le pont, hurlant et menaçant, ivres de sang,  
de vin et de pillage, les pirates armés de coutelas et de yatagans.  
Spectacle. Insensiblement la vision du pays aimé disparaît.  
La scène s'entoure d'ombre.*

TRÉMINTIN, allant à Bisson comme pour l'éveiller d'un cauchemar.

Mais, ils viennent sur nous, armés de coutelas !

H. BISSON, revenant de son rêve, se ressaisit, et d'une voix tonnante

A ton poste, pilote, et sonnons le grand glas !

*Les pirates, leurs armes hautes, vont pour se ruer sur les deux Fran-  
çais. Rapidement, Bisson allume sa torche, cependant que, ter-  
rible, Trémintin fait face aux bandits. La mèche flambe, la pou-  
dre craque. Le grand glas sonne, immense et solennel ..*

Et le Paganoti, dans un suprême spasme,  
Éructant les bandits sur leurs propres bateaux,  
Coula... dans la splendeur des soirs orientaux...

Le 12 juin 1914.



## ERRATA

---

Page 16, ligne 4. *Au lieu de* : avec un soupir, *lire* : avec un sourire.

Page 59, ligne 9. *Au lieu de* : Oui, je... je suis confus... *lire* : Oh !  
je... je suis confus...

Page 60, lignes 14-15. *Au lieu de* : sa main frémit, *lire* : sa lèvre frémit.

Page 79, ligne 20. *Au lieu de* : Batzaris, *lire* : Botzaris.

Page 80, ligne 4. *Au lieu de* : Et sans démangeaison, *lire* : Et sans  
démangeaison.

Page 84, ligne 14. *Au lieu de* : Ces temps, je les trouvai, *lire* : Ces  
temps, je les trouvais.

Page 100, ligne 4. *Au lieu de* : « Daphnée », *lire* : « Daphné ».

---



---

IMPRIMERIE BREVETÉE FRANCIS SIMON, RENNES.



